

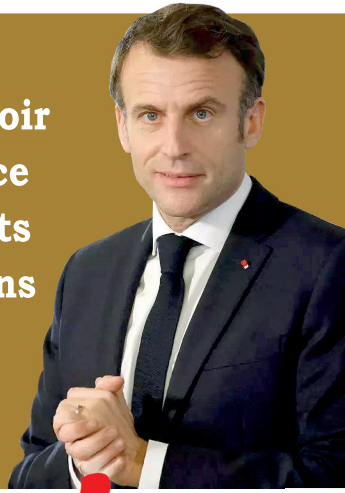


Êtes-vous boomer ou Z ?

Meliha Serbes > P. 6

Macron surpris le soir de l'annonce des résultats des élections du 9 juin

Dr Hüseyin Latif > P. 5



Écrits constitutionnels - XI

« Et de même que le géologue n'attend pas une éruption volcanique pour étudier les secousses sismiques, de même nous n'éprouvons aucun scrupule à tenter d'établir une théorie... »

Ali Türek > P. 6



Aujourd'hui la Turquie



N° ISSN : 1305-6476

Istanbul - Paris - Ankara - Genève - Izmir - Bruxelles - Bodrum - Montréal



Mina Akcen, Chevalier dans l'Ordre des Palmes Académiques

> P. 3

100 TL - 9 euros

www.aujourdhuiturquie.com

Le Journal francophone de la Turquie numéro 232, Juillet 2024



Dr Mireille Sadège

Docteur en histoire des relations internationales

Murat Cem Orhan, directeur artistique de la salle de concert CRR, fait ses adieux avec un concert inoubliable

Samedi 22 juin. Me voici au théâtre en plein air Cemil Topuzlu pour le dernier concert du chef d'orchestre et directeur artistique de la salle de concert Cemal Reşit Rey (CRR), Murat Cem Orhan. Un concert d'adieu qui va couronner trois ans de bons et loyaux service d'un directeur de programmation talentueux, ambitieux et de surcroît excellent chef d'orchestre.

Avec le directeur du lycée Notre-Dame de Sion, Alexandre Abellan, et la secrétaire générale du Concours international Istanbul Orchestra'Sion, nous l'avions rencontré dans son bureau à la rentrée 2021, peu de temps après sa nomination en tant que directeur artistique de la salle de concert CRR. Pianiste et chef d'orchestre, Murat Cem Orhan a non seulement accepté de placer la soirée de la finale du Concours international de piano Istanbul Orchestra'Sion dans la programmation culturelle de la salle CRR, mais il a aussi proposé de donner un prix en hommage au grand compositeur turc qui a donné son nom à la salle de concert, Cemal Reşit Rey.

« Ce serait une formidable occasion de rappeler au public le nom de ce compositeur et de faire jouer ses œuvres aux finalistes du Concours », nous avait-il précisé. Nous avons donc organisé avec lui la finale des 5^e et 6^e éditions du Concours de piano.

> P. 8



Zaman ne çabuk geçiyor !¹



Quatre ans après sa prise de fonction comme Consul général de France à Istanbul, Monsieur Olivier Gauvin s'apprête à quitter son poste cet été pour partir au Koweït comme ambassadeur extraordinaire et plénipotentiaire de la République française. L'occasion pour lui de dresser un bilan de son mandat et des relations entre l'Europe et la Turquie.

L'unique Cappadoce, le site antique de Pamukkale, ses multiples rencontres, un tour en bateau sur le Bosphore en buvant un bon thé turc, le kokoreç... L'histoire et la géographie de la Turquie n'ont cessé d'enchanter Olivier Gauvin, Consul général de France à Istanbul. Pour Monsieur Olivier Gauvin, venu à Istanbul à plusieurs reprises avant sa nomination, travailler et vivre dans cette ville historique et cosmopolite s'avérait particulièrement réjouissant car à titre personnel, il adore l'histoire et apprécie la diversité. Et il a effectivement beaucoup aimé Istanbul.

Quand vous avez su que vous alliez travailler en Turquie, quelle image aviez-vous de ce pays, et qu'avez-vous pensé de cette nomination ?

J'étais extrêmement enthousiaste ! J'avais d'Istanbul l'image d'une ville au long passé historique - or j'aime beaucoup l'Histoire -, et d'une ville cosmopolite - et j'adore la diversité. C'était donc extrêmement motivant. J'avais d'Istanbul une image fidèle à la réalité,

c'est-à-dire très belle, vivante, dynamique, foisonnante. Bref, une ville qui fait rêver !

Le poste de Consul général de France à Istanbul est-il convoité parmi les diplomates ?

Oui, c'est un poste très demandé en raison de son importance dans notre réseau diplomatique et consulaire. La France entretient des liens très forts avec la Turquie depuis près de cinq siècles, beaucoup de ces liens passent par Istanbul, et c'est donc un poste recherché pour sa diversité d'activités professionnelles, où le Consul général agit en relation étroite avec notre ambassade à Ankara. Nous exerçons bien sûr des activités consulaires, c'est-à-dire les services aux Français et les visas, c'est l'objectif premier de la mission. Mais nous contribuons aussi à la plupart des projets culturels, économiques, éducatifs et universitaires qui passent par Istanbul et qui sont liés à la coopération entre la France et la Turquie.

> P. 4

Entretien avec Pétros Márkaris



Eren Paykal > P. 10

Retour sur...

La Hongrie après les élections...
Dr Olivier Buirette, p. 2

Prix littéraire Notre-Dame de Sion 2024,
Gabrielle Mahias p. 7

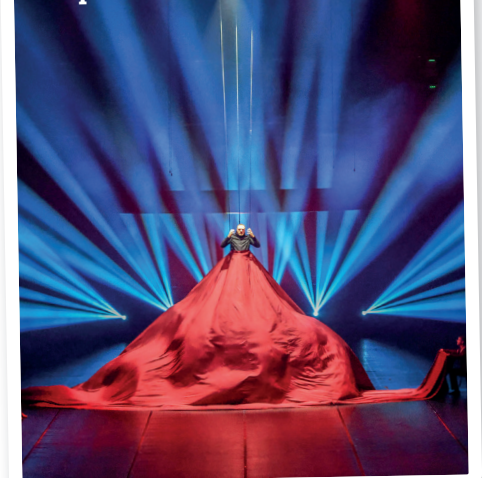
La Maison jaune de Van Gogh,
Sirma Parman, p. 12

Rencontre avec Ekrem Aksoy, universitaire francophone à Ankara



> P. 9

15^e Festival international d'Opéra et de Ballet d'Istanbul



> P. 8



Dr Olivier Buirette

Depuis 2010, Viktor Orban, qui fut dans les années 90 le plus

jeune premier ministre hongrois de la nouvelle Europe centrale, est revenu au pouvoir au sein d'une coalition alliant son parti conservateur, le Fidesz, avec des éléments parmi les plus populistes et nationalistes de son pays : Jobbik, etc. Viktor Orban étant réélu régulièrement depuis presque plus de 15 ans, les résultats des élections européennes du 9 juin en Hongrie seront donc sans surprise, participant ainsi à la majorité issue de ce scrutin.

En mai dernier, le président chinois Xi Jinping a entamé une tournée européenne consacrée à la France, à la Hongrie et à la Serbie. Notons que sur ces trois pays, deux sont critiques et réservés par rapport à l'Union européenne : la Hongrie notamment, malgré son intégration assez récente (2004). Ceci nous montre à quel point, en ce premier quart du XXI^e siècle, les relations internationales sont en train de se recomposer. Force est de constater que la nature du pouvoir de Viktor Orban depuis 2010 et son retour aux affaires s'éloignent du mouvement libéral des années 90 et de l'élan de réémergence d'une Europe centrale libre et démocratique. Orban fut en effet le plus jeune premier ministre

La Hongrie après les élections européennes du 9 juin 2024

d'Europe centrale lors de son premier mandat de 1998 à 2002.

Mais pour ce nouveau mandat, et à l'instar de ce qui avait pu être fait en Pologne, voire plus récemment en Slovaquie ou en Serbie, on assiste à la constitution de pouvoirs politiques beaucoup plus forts, plus centralisés et beaucoup moins libéraux au sens politique du terme que dans les pays occidentaux : contrôle des médias, pouvoir judiciaire moins indépendant, ou encore réapparition des thématiques des années 20 sur la nostalgie de la Grande Hongrie, qui avait été amputée d'une très large partie de son territoire après le Traité de Trianon du 4 juin 1920.

En 2024, on le voit, ce genre de thème continue de traverser en profondeur le programme politique en œuvre à Budapest. La coalition du parti au pouvoir, le Fidesz, comporte entre autres, rappelons-le, le parti populaire chrétien démocrate (KDNP), avec des alliances de circonstances avec l'extrême droite.



C'est donc la 4^e reconduction de cette coalition depuis les dernières législatives d'avril 2022, avec une politique de remise en cause de l'État de droit, de la séparation des pouvoirs, de la société civile et des libertés individuelles. La crise migratoire a permis elle aussi un durcissement des positions politiques au pouvoir. Enfin, la Hongrie fait partie des États de l'Europe centrale affichant une position de désescalade dans le conflit récent Russie-Ukraine, tout comme la Slovaquie d'un Robert Fico revenu au pouvoir depuis octobre 2023 et soutenant des positions similaires.

Dans ce contexte, la Hongrie ne dénotera pas avec les pronostics concernant la constitution du Parlement européen issu du scrutin du 9 juin. En effet, au moment où nous écrivons cet article, les sondages donnent un net glissement vers la droite du Parlement, puisque sur 705 députés européens, 386 iraient de la droite à l'extrême droite, contre 319 de la gauche à l'extrême gauche.



Le Parlement sortant, rappelons-le, était plus équilibré, avec 353 pour la gauche et l'extrême gauche contre 352 pour la droite et les extrêmes.

Comment ne pas voir là la conjonction avec les sondages centreuropéens et ceux de la France même, où le Rassemblement National (successeur du Front National) est donné largement en tête devant le gouvernement modéré du centre du président Macron ?

Quelle que sera l'issue du scrutin du 9 juin, la première visite d'État depuis 25 ans du président français en Allemagne (des 26 au 28 mai 2024) aura permis deux choses. La première, de rappeler ce rôle moteur du couple franco-allemand, si contesté voire nié ces derniers temps. Mais aussi, lors de la conférence de presse commune du 27 mai à Berlin, de souligner les valeurs de paix et de stabilité que représente l'Union européenne depuis ses débuts.

Voilà sans doute quelques rappels essentiels alors que les tendances les plus conservatrices semblent l'emporter le 9 juin. Quoi qu'il en soit, l'avenir résidera dans le débat démocratique qui en découlera.



Michael Emami

L'intelligence artificielle, catalyseur de l'ingéniosité humaine

L'intelligence artificielle (IA) n'est plus seulement un

outil, mais bien un puissant catalyseur de la créativité humaine. Loin de la crainte que l'automatisation étouffe l'innovation humaine, l'IA est apparue comme un allié puissant, augmentant nos capacités créatives de manière sans précédent. De la composition musicale aux arts visuels et de la littérature au design, l'IA remodèle le paysage imaginaire, permettant aux individus d'explorer de nouvelles frontières et de briser les barrières traditionnelles. Penchons-nous donc sur la façon dont l'IA révolutionne la créativité humaine dans divers domaines.

L'une des capacités remarquables de l'IA est sa capacité à dévoiler des modèles cachés dans de vastes ensembles de données. Dans le domaine de la créativité, cela se traduit par la découverte de nouvelles connexions et idées qui pourraient échapper à la perception humaine. Par exemple, les algorithmes d'IA peuvent analyser des millions de morceaux de musique pour identifier les structures et les tendances sous-jacentes, aidant les compositeurs à générer de nouvelles mélodies ou harmonies. En reconnaissant les modèles dans les styles de peinture ou les thèmes littéraires, l'IA aide les artistes et les écrivains à expérimenter des approches non conventionnelles, à stimuler l'innovation et à repousser les limites.

L'impact de l'IA générative dans notre quotidien

L'IA n'est pas un génie solitaire mais un collaborateur qui s'intègre parfaitement aux équipes créatives, amplifiant ainsi leur potentiel. Les outils d'IA collaborative sont conçus pour faciliter les séances de brainstorming en temps réel, en offrant des suggestions et en générant des idées basées sur les contributions de plusieurs contributeurs. Cette synergie collaborative entre les humains et les machines favorise un échange dynamique de perspectives, alimentant le processus créatif avec des idées et des points de vue divers. De plus, la capacité de l'IA à automatiser les tâches répétitives libère les créateurs humains des tâches banales, leur permettant de se concentrer sur une réflexion d'ordre supérieur et des efforts imaginatifs.

Traditionnellement, la maîtrise d'une discipline créative nécessitait des années de formation et de mentorat rigoureux. Cependant, l'IA révolutionne ce processus en démocratisant l'accès à la créativité. Il fait tomber les barrières à l'entrée et permet aux novices de libérer leur potentiel. Grâce à des plateformes et des applications d'IA conviviales qui fournissent des interfaces intuitives et des conseils étape par étape, même les personnes ayant une expertise limitée peuvent s'engager en toute confiance dans des activités créatives. Qu'il s'agisse de concevoir des œuvres d'art numériques, de composer de la musique ou d'écrire de la poésie, les outils d'IA offrent aux amateurs des moyens accessibles d'explorer leurs inclinations artistiques et d'affiner leurs compétences.

La sérendipité, souvent saluée comme la marque de fabrique de la créativité, prospère dans la création assistée par l'IA. En introduisant des éléments aléatoires ou des rebondissements inattendus, les algorithmes d'IA peuvent inspirer des découvertes fortuites qui allument l'étincelle créative. Par exemple, les réseaux antagonistes génératifs (GAN) peuvent générer diverses variations d'un concept initial, incitant les créateurs à explorer des voies non conventionnelles et à tomber sur de nouvelles idées. Adoptant l'imprévisibilité comme catalyseur de l'innovation, l'IA encourage les créateurs à embrasser l'ambiguïté et l'inconnu, favorisant un esprit d'expérimentation et de découverte.



Dans le monde hyperconnecté d'aujourd'hui, les expériences personnalisées trouvent un écho profond auprès

du public, favorisant un sentiment de connexion et d'engagement. L'IA excelle dans l'analyse des préférences et du comportement des utilisateurs pour fournir un contenu sur mesure qui résonne avec les goûts et les intérêts individuels. Dans le domaine de la créativité, cela se traduit par des recommandations personnalisées pour les listes de lecture musicales, des illustrations personnalisées en fonction des préférences personnelles ou même des histoires conçues pour s'aligner sur des préférences narratives spécifiques. En tirant parti de la personnalisation basée sur l'IA, les créateurs peuvent forger des liens plus profonds avec leur public, amplifiant ainsi l'impact de leurs efforts créatifs.

L'intersection de différentes disciplines créatives est depuis longtemps une source d'innovation et d'inspiration. L'IA catalyse la fusion interdisciplinaire, en reliant des domaines disparates et en favorisant la synergie collaborative. Par exemple, les outils alimentés par l'IA permettent aux artistes visuels d'incorporer des éléments sonores et musicaux dans leurs œuvres d'art, brouillant ainsi les frontières entre l'expression visuelle et auditive. De même, les écrivains peuvent s'inspirer de diverses sources, en tirant parti des invites ou des thèmes générés par l'IA pour insuffler de nouvelles perspectives à leurs récits. En transcendant les frontières traditionnelles, l'IA encourage les créateurs à explorer des formes d'expression hybrides, enrichissant le paysage créatif d'influences diverses et d'idées croisées.

Mina Akcen, Chevalier dans l'Ordre des Palmes Académiques

En juin dernier, Mina Akcen, directrice adjointe au lycée Sainte Pulchérie d'Istanbul, a été décorée de l'insigne de Chevalier dans l'Ordre des Palmes Académiques. Cette distinction prestigieuse, créée en 1808 par Napoléon Bonaparte, honore les membres méritants de la communauté éducative pour leurs contributions à l'éducation et à la culture. Car depuis près de trois décennies, Mina Akcen incarne dans son lycée les valeurs d'excellence et de dévouement, faisant de cette reconnaissance un moment particulièrement émouvant pour l'ensemble de la communauté éducative.



Mina Akcen a rejoint le lycée Sainte Pulchérie il y a trente ans en tant que directrice-adjointe turque. Sous son égide, l'établissement a non seulement survécu à des périodes difficiles mais a également prospéré. Son engagement indéfectible et sa passion pour l'éducation se reflètent dans ses actions quotidiennes. « Mme Akcen est une intelligence non-artificielle qui trouve toujours une solution peu importe le problème, les circonstances », souligne une de ses amies proches. Cette capacité exceptionnelle à résoudre les problèmes, combinée à une gentillesse et une élégance rare, a laissé une empreinte indélébile sur ses collègues et ses élèves. Alexandre Abellan, directeur du lycée français Notre Dame de Sion à Istanbul, se souvient encore de sa première rencontre avec Mme Akcen : « Je passais un entretien d'embauche à Ankara pour le poste que j'occupe actuellement, j'étais très stressé et ne connaissais pas les us et coutumes turques. Dans la salle, nous étions trois : Mme Mina Akcen, la personne en charge de mon dossier et moi. Voyant mon stress émaner de mon langage corporel, Mina Akcen a pris mes mains et m'a dit : « Tout ira bien. »



Les discours prononcés lors de la cérémonie reflétaient cette admiration unanime. « Vous vous donnez sans compter avec tellement de compétence, d'amour » a déclaré une représentante du lycée. Car Mina Akcen a toujours été une figure de proue, incarnant les valeurs d'engagement, d'audace et de persévérance. Son amour pour la langue française et son dévouement envers ses élèves ont façon-

né des générations d'étudiants, laissant un héritage durable et insufflant une véritable francophilie.

De surcroît, Mina Akcen ne s'est pas limitée à son rôle au sein du lycée. Son implication dans diverses associations et projets humanitaires témoigne de sa volonté de promouvoir des valeurs universelles et de défendre les droits des personnes les plus vulnérables. Parmi ses nombreuses initiatives, le projet « Livres pour des esprits libres », visant à créer des bibliothèques dans des écoles défavorisées, illustre son désir d'apporter la culture et le savoir aux enfants les moins privilégiés.

Une reconnaissance méritée
L'amour de Mina Akcen pour la langue française ne s'arrête pas à l'enseignement. Elle a également traduit des classiques de la littérature française en turc, permettant à un public plus large d'accéder à ces œuvres intemporelles. « La traduction est l'assurance de la présence des œuvres inoubliables de la littérature française dans la langue et la culture turques », explique-t-elle. Cette démarche reflète non seulement son attachement à la culture française, mais aussi son désir de bâtir des ponts entre les cultures. *Le Petit Prince* de Saint-Exupéry ou encore *Les Trois Mousquetaires* d'Alexandre Dumas, pour ne citer qu'eux, se sont vus traduits du français vers le turc sous sa plume, prouvant, s'il fallait encore le faire, que rien n'arrête son amour du partage de la langue française. Créé par Napoléon Bonaparte en 1808, l'Ordre des Palmes Académiques est l'une des plus anciennes distinctions civiles au monde. Elle récompense les services rendus à l'éducation nationale et aux contribu-

tions culturelles. Être nommé Chevalier dans cet Ordre est une reconnaissance des efforts et de l'impact positif que le récipiendaire a eu sur l'éducation et la culture, à la fois au niveau national et international. C'est Madame Sylvie Lemasson, conseillère de coopération et d'action culturelle et directrice générale de l'Institut français, qui a été chargée de remettre les insignes de l'Ordre au nom de la ministre de l'Éducation nationale et de la Jeunesse Nicole Belloubet.

Pour Mina Akcen, cette distinction vient couronner une carrière dédiée à l'éducation et à la promotion de la langue française. Son parcours est un exemple inspirant pour tous ceux qui s'engagent dans l'enseignement et le service à la communauté. La cérémonie de remise des Palmes Académiques à Mina Akcen fut un moment de grande émotion. Les anciens élèves, les collègues et les amis présents ont tous rendu hommage à cette femme exceptionnelle. La directrice du lycée Sainte



Pulchérie, Hermine Ridé, la dépeint comme suit : « Ensemble, nous cherchons à transformer les obstacles en opportunités ; ensemble nous refaisons le monde, en douceur, mais avec conviction, pour rêver encore plus grand », illustrant parfaitement la sagesse de Mina Akcen. Son parcours exemplaire et son engagement indéfectible continueront d'inspirer et de guider les futures générations.



Mireille Sadège

Güzin Dino ile yaptığı sohbetlerle başladığı bu kitapta Türkiye'nin ve Avrupa'nın son 17 yılda geçirdiği toplumsal değişimi, tarihsel akış sürecinde yazdığı makale ve yaptığı röportajlarla okuyucusuna aktarıyor.



bizimavrupa@gmail.com

Zaman ne çabuk geçiyor !¹

(Suite de la page 1)

Si vous deviez retenir quelques moments marquants de ces quatre années...

C'est difficile, car il y en a beaucoup. Le Consul général à Istanbul est compétent dans la circonscription qui s'étend sur toute la partie Ouest de la Turquie, ce qui représente une communauté française de plus de 8 000 personnes. Ces quatre années ont été marquées par le très grand nombre et la diversité des rencontres effectuées à Istanbul et sa circonscription, et ce dans tous les domaines. Je pense évidemment à mes rencontres au sein des associations francophones et avec des lycéens et étudiants du réseau francophone.



J'ai aussi été marqué par la vivacité de nos relations dans le milieu économique : les échanges commerciaux sont passés d'environ 14 milliards lors de mon arrivée en 2020 à plus de 23 milliards d'euros aujourd'hui. J'ai rencontré de nombreux entrepreneurs, responsables commerciaux français ou turcs, notamment dans les 450 entreprises françaises implantées en Turquie. J'ai aussi assisté au lancement de la French Tech d'Istanbul, en présence de Franck Riester, alors ministre délégué chargé du commerce extérieur. Les visites officielles sont toujours des moments marquants dans la vie d'un poste. Nous avons accueilli la ministre de l'Europe et des Affaires étrangères Catherine Colonna, et plus récemment, la ministre de l'Enseignement supérieur et de la Recherche, Sylvie Retailleau, pour célébrer les 30 ans de l'Université Galatasaray.

Dans le domaine artistique, pour ne citer que quelques exemples, je garde un très bon souvenir de ma rencontre avec des grands noms de la littérature comme Orhan Pamuk ou du passage de l'artiste franco-suisse Saype à Istanbul, dans le cadre de son projet *Beyond Walls* : il avait réalisé une œuvre monumentale et flottante, sur le Bosphore !

Y a-t-il une rencontre qui vous a particulièrement touché, à laquelle vous penseriez instinctivement ?

Oui. C'était après les terribles séismes qui ont frappé le Sud-Est de la Turquie. En compagnie des responsables du gouvernement et du ministère des Affaires étrangères turc, je suis allé à l'aéroport d'Istanbul accueillir une équipe de sauveteurs volontaires d'une ONG de pompiers français qui revenait des zones sinistrées

et repartait en France ; une autre équipe allait les remplacer. Ces sauveteurs nous ont fait part de leur expérience sur le terrain. C'était très fort et très poignant.

Dans un registre plus léger, j'évoquerais la très belle rencontre faite en mai dernier au sein d'une association de promotion du football féminin, le Woman Football Club créé par la Franco-Turque Berivan Çolak. Cette association organise des entraînements et des matchs de football pour les femmes et promeut ainsi l'égalité des droits et des chances à travers le sport. Un parcours inspirant, à quelques jours du début des Jeux Olympiques et Paralympiques de Paris 2024.

Dans une ville trépidante comme Istanbul, votre agenda était certainement très chargé. Comment l'avez-vous géré ? Était-ce difficile ?

C'est effectivement un défi permanent. La ville et sa circonscription sont immenses, il y a tant d'activités et de domaines qu'il est impossible de tout couvrir. Idéalement, le Consul général à Istanbul devrait avoir le don d'ubiquité ! Il nous faut donc fixer des priorités en concertation avec les partenaires et l'équipe. Car bien sûr, un Consul général ne pourrait rien faire sans son équipe et laissez-moi saisir cette occasion pour saluer le travail remarquable de tous mes collègues à Istanbul, leur engagement et leur sens du service, en toutes circonstances. Je les remercie du fond du cœur car sans eux rien ne serait possible.

En Turquie, beaucoup de gens, dont des chefs d'entreprise, se plaignent de leurs difficultés à obtenir un visa pour la France. Pourriez-vous nous dire pourquoi ?

Il y a un écart entre la perception que vous décrivez et la réalité. La réalité, c'est celle des chiffres. En 2023, les Turcs étaient la deuxième nationalité (juste après les Chinois) à demander des visas - et à les obtenir - pour entrer dans l'espace Schengen, avec 1 050 000 demandeurs de visa. Si ce nombre de demandes est exceptionnel, le nombre de visas délivrés est également très élevé : environ 85 % des demandes aboutissent favorablement. L'année dernière, environ 850 000 visas ont été délivrés à des ressortissants turcs par des pays de l'espace Schengen, dont la France. Chaque jour de travail, notre Consulat général à Istanbul ne traite pas moins de 500 à 600 demandes de visas, ce qui représente 100 à 110 000 visas par an auxquels il faut ajouter les de-

mandes traitées par notre consulat à Ankara. Au total, la France traite environ 150 000 demandes de visas de ressortissants turcs chaque année. Mon message est que nous sommes mobilisés au maximum pour répondre à la demande, et qu'il est avant tout conseillé aux demandeurs de suivre les procédures ainsi que de présenter un dossier complet. Nous proposons de nouveaux rendez-vous via notre prestataire VFS Global presque tous les jours. S'il est parfois difficile d'en obtenir, car ils sont pris très vite au vu de la demande élevée, il faut réessayer.

Vous n'êtes pas uniquement diplomate, vous êtes aussi musicien, pianiste. Comment votre formation de musicien vous aide-t-elle dans votre travail de diplomate ?

Je dirais qu'elle m'accompagne sous trois aspects. L'écoute d'abord car en musique, c'est primordial, et en diplomatie aussi. Le deuxième aspect est le dialogue, parce que quand vous jouez d'un instrument, vous jouez souvent dans une formation musicale, vous êtes donc en interaction. Et la troisième, c'est l'harmonie, parce que c'est cet art des accords entre les sons qui définit la musique. La diplomatie, c'est un peu pareil : c'est assembler des gens avec des cultures, des visions du monde et des parcours différents, et faire en sorte qu'ils puissent produire des choses harmonieuses. Nous parlions justement de projets : en fait, le projet est un peu l'œuvre musicale du diplomate. Mais vous devriez aussi poser la question à notre Ambassadrice, Isabelle Dumont, une excellente violoncelliste avec laquelle j'ai eu la chance de jouer ici !

Vous avez décerné deux fois le Prix du Consul général de France lors du concours de piano Istanbul Orchestra'Sion. Quel souvenir en garderez-vous ?

Un souvenir fantastique ! Ce Prix m'a permis de concilier ma passion de la musique avec mes responsabilités de diplomate, puisqu'il récompense des artistes qui vont nourrir les relations culturelles avec notre pays, en leur donnant l'opportunité d'aller se produire dans un festival de musique en France. Il m'a permis de faire de belles rencontres avec des musiciens de haut niveau. C'est donc un très beau projet, qui implique en plus une école qui me tient particulièrement à cœur : le lycée Notre-Dame de Sion, qui est un acteur stambouliote de premier plan dans le domaine musical.



Quelle recommandation avez-vous faite à votre successeur ? Que lui avez-vous dit ?

Je dirai beaucoup de choses à ma successeuse, car nous travaillons activement à la passation... Une recommandation d'ordre général cependant : c'est de toujours veiller à avoir une vision panoramique, à regarder à 360°. Un Consul général de France se doit d'être actif dans tous les domaines - tout en assurant la priorité de ses missions consulaires pour les Français et de visas. D'où un agenda très chargé...

Depuis une quinzaine d'années, les Consuls généraux sont devenus visibles sur les réseaux sociaux. Appréciez-vous cela ou le faites-vous par nécessité ?

Je m'intéresse beaucoup à ce sujet et j'y avais déjà travaillé comme porte-parole adjoint du ministère des Affaires étrangères où on avait mis en place un programme, « le Quai d'Orsay hors les murs ». La conclusion que je tire aujourd'hui de mes fonctions successives est qu'il faut poursuivre ce mouvement, d'aller le plus possible vers l'extérieur, de faire sortir la diplomatie des bureaux et des antichambres. Un bon diplomate doit aujourd'hui sortir de son cercle de confort, multiplier les rencontres et les contacts et essayer d'expliquer les choses telles qu'elles sont - comme pour les demandes de visas dont je viens de parler. Les rapports humains sont la clef de ce métier.

Tout ce temps passé en extérieur, comment le gérez-vous au quotidien ? En agrandissant les équipes ou en travaillant plus ?

Idéalement, en agrandissant les équipes. En réalité, on est amené à donner beaucoup de sa personne et cela a un coût pour la vie de famille ; je remercie tous les jours mon épouse Sayeh de sa patience et de son soutien dans cette mission chronophage. Pour être un bon Consul général à Istanbul, la première qualité est d'être disponible, de « multiplier » sa présence et de savoir mobiliser toute son énergie positive.

Qu'est-ce qui vous manquera le plus ?

Toutes ces personnes que j'ai eu le plaisir de rencontrer, dans leur extraordinaire diversité. Et ensuite la ville, extraordinaire, foisonnante, fatigante certes mais qui constitue un tourbillon d'énergie à l'état pur.

Vous avez déjà travaillé dans de grandes villes comme Téhéran ou Washington. Qu'est-ce qui les différencie d'Istanbul ?

À Istanbul, il y a une animation très forte, avec une dimension historique très importante. La formule est de dire que la ville est si belle qu'elle a eu trois noms : Byzance, Constantinople et Istanbul. Cette profondeur historique est bien entendue différente aux États-Unis. Et à la différence d'une ville du Moyen-Orient comme Téhéran, Istanbul est à cheval entre plusieurs civilisations et continents, à la fois en Europe et en dehors d'Europe, aux portes de l'Asie, non loin de la Russie et du monde arabe. C'est absolument unique.



Mais si je ferme les yeux et que je m'imaginais à Istanbul, je vois évidemment le Bosphore. Mais toujours avec cette richesse humaine et cette profondeur historique.

Quel est le mot turc que vous avez le plus utilisé ?

« *Hoş geldiniz* » probablement ! Cette formule de bienvenue résume bien toute notre activité de représentation, puisqu'au Palais de France, nous avons accueilli en moyenne 15 000 à 20 000 personnes par an ces dernières années. Et j'ajoute la phrase : « *Zaman ne çabuk geçiyor* », parce que la vie est si intense à Istanbul que je disais déjà cela au terme de ma première année ici (et ce, à l'époque, malgré la COVID qui n'a pas stoppé nos activités !).



Quel est le coin de la Turquie qui vous plaît le plus ?

Il y en a tant... J'ai aimé la côte égéenne ; j'ai aimé la Cappadoce pour son caractère unique, mystérieux, étrange, fascinant. J'ai été fasciné par Pamukkale, mais au moins autant pour le site antique qui surplombe la colline que pour le paysage naturel : c'est un fabuleux voyage dans l'histoire. Cela dit, je ne me lasse pas non plus d'Istanbul...

Quand vous avez une heure de libre à Istanbul, que faites-vous ?

C'est simple ! Je prends le bateau et je vais sur le Bosphore ou la Corne d'Or (ah, Eyüp Sultan !). Et j'y bois un thé ! J'adore prendre un bon thé turc sur le bateau. En fait, je suis devenu « monsieur çay » depuis mon séjour en Iran il y a dix ans.

Qu'est-ce qui vous plaît le plus dans la cuisine turque ?

Sa grande diversité, son kaléidoscope de saveurs. La force de cette cuisine, à la différence de la cuisine française très formelle avec entrée-plat-dessert, c'est la qualité et la variété de la cuisine « de rue ». Je pense tout particulièrement au *kokoreç* (boyaux frais d'agneau et d'abats) que j'adore. Sans oublier tous ces excellents en-cas à emporter : *lahmacun*, *pide*, *simit*... Sur un pont, sur un bateau, que d'occasions pour se régaler sur le pouce... J'aime aussi la culture du mezzé.

Au nombre de vos actions ici figure le soutien à la francophonie. Que pensez-vous de l'existence d'Aujourd'hui la Turquie ?

Aujourd'hui la Turquie compte évidemment beaucoup pour nous, et par « nous », j'entends la communauté française et francophone. L'existence d'une presse écrite francophone spécifique à la Turquie nous est précieuse. Donc merci et bravo pour ce que vous faites ! Vous allez aussi me manquer !

1- Comme le temps passe vite !

* Propos recueillis par Dr Mireille Sadège, Dr Hüseyin Latif et Gabrielle Mahias



Dr Hüseyin Latif

Docteur en histoire des relations internationales

Au moment où les résultats des élections au Parlement européen devaient être annoncés, le président français avait déjà pris sa décision. Mais avant de prendre sa décision, Emmanuel Macron n'a consulté ni le Premier ministre, ni le président du Parlement comme l'exige l'article 12 de la Constitution française. Il s'est contenté d'informer le président du Sénat avant son discours télévisé.¹

Par la suite, il insistera sur la formation de trois blocs sur la scène politique. Selon Macron, le parti de Marine Le Pen est à l'extrême droite, et le parti de Jean-Luc Mélenchon, LFI, à l'extrême gauche. Les deux sont mauvais, mais s'il fallait choisir le pire des pires, pour lui, c'est Mélenchon ! Macron se prépare ainsi à une gouvernance commune et à une coexistence avec l'extrême droite. Insistant sur le fait que le troisième bloc démocratique du milieu représente ceux qui pensent comme lui et défendent les valeurs de la République, il lance en résumé une campagne électorale active pour remporter le troisième bloc.

Malgré tous les efforts de Macron, une chose à laquelle il ne s'attendait pas s'est produite : les partis de gauche se sont unis et ont fondé le Nouveau Front populaire (NFP). En peu de temps, ils ont déterminé qui serait nommé dans chaque circonscription. Les résultats du premier tour sont désormais attendus. On ne sait pas clairement qui sera de quel côté au deuxième tour selon les combinaisons réalisées. Une chose est sûre : il y a deux blocs en face du NFP, et la capacité de ces deux blocs à agir ensemble est méconnue...



Comme nous sommes tenus d'imprimer notre journal à temps, nous préparerons et publierons nos commentaires de dernière minute de façon annexe.²

Vous trouverez des commentaires plus approfondis dans notre numéro d'août.

Départ de M. Olivier Gauvin

Dans ce numéro, vous trouverez une longue interview du Consul général de France à Istanbul, Olivier Gauvin, qui se prépare à partir comme ambassadeur extraordinaire et plénipotentiaire de la République française auprès de l'État du Koweït.



Macron surpris le soir de l'annonce des résultats des élections du 9 juin

Interrogé à propos de la durée de son séjour à Istanbul, Monsieur Gauvin m'a répondu qu'il est resté exactement quatre ans, en ajoutant en turc : « *Zaman ne çabuk geçiyor* »³, « je n'arrive pas à croire que le temps ait passé si vite ». Cette phrase était si spontanée et si sincère que j'ai décidé d'en faire le titre de l'interview. Pendant toute la durée de son mandat, nous avons entretenu d'excellentes relations avec Monsieur Gauvin, qui a toujours été très cordial vis-à-vis de notre équipe. Nous lui souhaitons plein succès dans ses nouvelles fonctions.



La bouteille sur mon bureau

Je l'avais achetée à l'Atelier Rebul. Elle était vendue numérotée. Aujourd'hui, je suis allé dans l'un des magasins d'un centre commercial de Kadıköy renommé pour la faire remplir, car l'eau de Cologne lavande qu'elle contenait était terminée. Mais il s'avère que son remplissage n'est pas possible. On m'a dit que je pouvais en acheter une nouvelle pour 1000 TL (29 € au taux de change d'aujourd'hui).

La bouteille sur ma table, numérotée, est donc très spéciale. Mais que dois-je faire pour avoir de nouveau une bouteille pleine ? L'Atelier Rebul vend-il de l'eau de Cologne ou des bouteilles ? On écrit, on nous martèle que la nature subit d'une manière ou d'une autre des dommages, et que notre richesse nationale devrait être protégée, d'une manière ou d'une autre...

Des milliers de bouteilles cassées sont ramassées chaque matin devant chez moi. Tout cela en provenance des épicerie et des supermarchés des environs... La plupart sont des bouteilles de bière, des grosses bouteilles sans consigne... Le montant de certaines consignes est également ridicule, si bien que les buveurs jettent leurs bouteilles ou les laissent là où ils les ont consommées. Mon père avait un café. J'y ai travaillé pendant mes années de lycée et même après avoir obtenu mon diplôme universitaire. Les boissons gazeuses que nous vendions étaient livrées dans des caisses comme aujourd'hui pour les bières. Mais avec une différence : seuls les casiers contenant des vidanges étaient repris. En bref, chaque type de bouteille de boisson gazeuse était consigné.⁴ Les caisses vides et leurs vidanges étaient



envoyées à l'usine, soigneusement lavées à haute pression dans des machines automatiques et remplies à nouveau. Aujourd'hui, la boisson qui peut être consommée au prix le plus abordable est l'eau minérale gazeuse vendue en bouteille de verre, pour environ 5 à 6 TL dans les supermarchés pour 200 ml. Compte tenu des méfaits incontestables des bouteilles en plastique, nous devrions retourner dès que possible aux bouteilles consignées, mais les prix doivent également être équitables. Je vous laisse le soin de commenter.

1- Pour prendre sa décision, Emmanuel Macron n'a pas consulté le Premier ministre, Gabriel Attal, ni la présidente de l'Assemblée nationale, Yaël Braun Pivet. Le président du Sénat, Gérard Larcher, a été averti juste avant l'allocation. La plupart des ministres du gouvernement n'ont pas été prévenus du tout, hormis quelques poids lourds. Idem pour les alliés François Bayrou et Édouard Philippe.

2- Sur notre site internet, aujourd'hui la Turquie.com

3- Comme le temps passe vite !

4- Comme dans les pays scandinaves.

“ Yaşamın gölgesinden seyrettim kendimi bir gölge misali hiçbir şey gerçek değildi unuttum geçmişi geleceği. ”

Elmaz Kocadon



Sipariş için bizimavrupa@gmail.com



Ali Türek

« Et de même que le géologue n'attend pas une éruption volcanique pour étudier les secousses sismiques, de même nous n'éprouvons aucun scrupule à tenter d'établir une théorie... »

Le soir du 9 juin, quelques minutes après l'annonce des résultats des élections européennes, l'analogie de Georges Burdeau est tombée en ruine.

Le président de la République annonçait la dissolution de l'Assemblée nationale. C'est acté ! Depuis 2022, il ne se passe pas un seul jour où on n'entend pas de tremblements, de secousses sismiques dans le paysage politique français, et la France est en constante éruption volcanique.

Alors, les juristes s'agitent, cogitent, se réjouissent... Comment ne pas être en euphorie devant ce rocambolesque laboratoire constitutionnel qui, depuis deux ans, met la Constitution de la V^e République constamment à l'épreuve devant ses limites ?

Après la perte de la majorité absolue pour le camp présidentiel aux élections législatives de juin 2022, la question était de savoir si les forces politiques représentées à l'Assemblée retrouveraient les fondements de la pratique parlementaire comme des débats et discussions continus, des compromis et des accords. C'était de

savoir si cette mosaïque parlementaire aux mille et une couleurs représentant les diverses forces politiques majeures du pays, amènerait le pouvoir à proposer une opportunité de fonctionnement plus horizontal, par conséquent plus démocratique et plus respectueux des institutions. Sous le signe autoritaire des 49.3 et des concessions à l'extrême droite, nous avons vite eu des réponses. La réforme des retraites et l'adoption de la loi « asile et immigration » sont bel et bien passées par là.

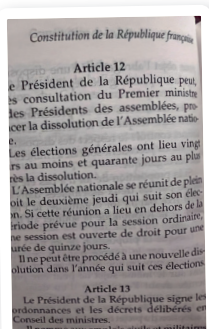
Écrits constitutionnels - XI

Puis est venu le temps de la dissolution qui annonce, vraisemblablement, une quatrième cohabitation sous la V^e République, qui réduirait les pouvoirs présidentiels considérablement et mettrait le gouvernement en première ligne des politiques menées, sans oublier l'importance que les institutions, notamment le Conseil constitutionnel et le Conseil d'État, gagneraient.

Quelles seront les conséquences de ces élections ? Les textes sont clairs. La France a déjà expérimenté à trois reprises la cohabitation : François Mitterrand et Jacques Chirac de 1986 à 1988 ; François Mitterrand et Édouard Balladur de 1993 à 1995 ; puis Jacques Chirac et Lionel Jospin de 1997 à 2002. La constitution de 1958, « rien que la constitution, toute la constitution » comme l'avait formulé le président Mitterrand, donne à la France un Président qui ne gouverne pas mais qui arbitre (article 5) et un Premier ministre qui dirige le Gouvernement chargé de déterminer et conduire la politique de la nation (articles 20 et 21).

Mais est-ce là la vraie question ? La vie politique ne se résume pas à des jeux de calcul politiques ni à des lectures littérales des textes juridiques. Elle touche à la vie des millions de gens qui vivent et font société, mais qui suffoquent à l'idée de la prise du pouvoir par un mouvement rance qui ne devrait appartenir qu'à la

poubelle de l'Histoire. Le soir du 19 juin 2022 où on assistait à un des plus grands bouleversements politiques de notre temps, tout nous semblait être possible. Le mieux comme le pire... Le soir du 9 juin 2024 où on assistait à un des plus grands bouleversements politiques de notre temps, tout nous semblait être possible. Le mieux comme le pire... Quel sera le visage de ce beau pays, le soir du 7 juillet ? Une question à laquelle le peuple devrait répondre frontalement !



Derya Adıgüzel

Toute entreprise prospère crée quelque chose de valeur. Le monde regorge d'opportunités pour améliorer la vie des autres d'une manière ou d'une autre, et votre travail en tant qu'homme d'affaires consiste à identifier les choses dont les gens n'ont pas en suffisance, puis à trouver un moyen de les fournir.

La valeur que vous créez peut prendre différentes formes, mais le but est toujours le même : améliorer un peu la vie de quelqu'un d'autre. Sans création de valeur, une entreprise ne peut pas exister : vous ne pouvez pas effectuer de transactions avec d'autres à moins d'avoir d'abord quelque chose à échanger. Les meilleures entreprises au monde sont celles qui créent le plus de valeur pour les autres.

Certaines entreprises prospèrent en apportant un peu de valeur à un grand nombre, tandis que d'autres se concentrent sur la fourniture d'une grande valeur à seulement quelques personnes. Quoi qu'il en soit, plus vous créez de valeur réelle pour les autres, meilleure sera votre entreprise et plus vous deviendrez prospère.

Les entreprises ont cinq fonctions essentielles, chacune d'entre elles se connectant à la suivante :

Création de valeur : découvrir ce dont les gens ont besoin ou ce qu'ils veulent, puis le créer

Marketing : attirer l'attention et créer une demande pour ce que vous avez créé

Ventes : transformer les clients potentiels en clients payants

Livraison de valeur : donner à vos clients ce que vous avez promis, et s'assurer qu'ils sont satisfaits

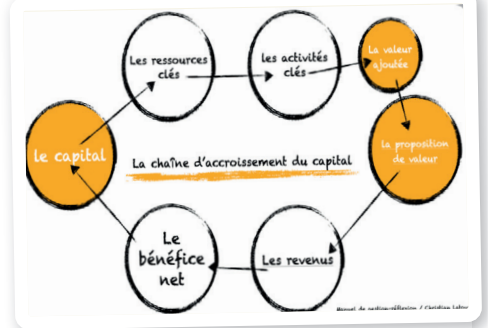
Finances : gagner suffisamment d'argent pour continuer, faire fructifier vos efforts.

Supprimez l'une de ces cinq parties, et ce n'est pas une entreprise.

Lorsque vous planifiez une nouvelle entreprise ou analysez une entreprise existante, commencez toujours par ces cinq fonctions : elles vous aideront à

Création de valeur en entreprise

découvrir rapidement tout problème ou lacune majeur. En gros, une entreprise est un processus reproductible qui : crée et livre quelque chose de valeur - ce que les autres veulent ou ont besoin - au prix qu'ils sont prêts à payer - d'une manière qui répond aux besoins et aux attentes du client - afin que l'entreprise génère suffisamment de bénéfices pour que ses propriétaires puissent poursuivre leurs activités.



Une entreprise qui ne crée pas de valeur pour les autres est un passe-temps. Une entreprise qui n'attire pas l'attention est un échec. Une entreprise qui ne vend pas la valeur qu'elle crée est une entreprise à but non lucratif. Une entreprise qui ne tient pas ses promesses est une arnaque. Une entreprise qui ne rapporte pas assez d'argent pour continuer à fonctionner fermera inévitablement ses portes.

À la base, chaque entreprise est fondamentalement un ensemble de cinq processus interdépendants comme cité ci-dessus. Si ces cinq choses semblent simples, c'est parce qu'elles le sont. Les affaires ne sont pas (et n'ont jamais été) compliquées : il s'agit simplement d'un processus consistant à identifier un problème et à trouver un moyen de le résoudre d'une manière qui profite aux deux parties.

Si vous envisagez de démarrer une nouvelle entreprise, définir à quoi pourraient ressembler ces processus est le meilleur point de départ. Si vous ne pouvez pas décrire ou schématiser votre idée d'entreprise selon les termes de ces processus fondamentaux, c'est que vous ne la comprenez pas suffisamment bien pour la faire fonctionner.



Meliha Serbes

MODE

C'est une nouvelle tendance sur les réseaux sociaux : ces derniers temps, on voit souvent des vidéos vous proposant de déterminer à quelle génération vous appartenez grâce à votre style vestimentaire. Génération X, Y, Z ou Boomer ? La génération à laquelle vous appartenez se révèle selon les marques, les couleurs et les styles que vous préférez. Des enquêtes comportant quelques questions sur les marques et les vêtements ont été réalisées pour chacune de ces générations. Une réponse unanime : la confiance et la qualité de la marque. Le

Êtes-vous boomer ou Z ?

contenu publicitaire sponsorisé attire l'attention de la génération Z et surtout des baby-boomers. L'intérêt et l'engouement des nouvelles générations envers les plateformes numériques sont sans aucun doute évidents.

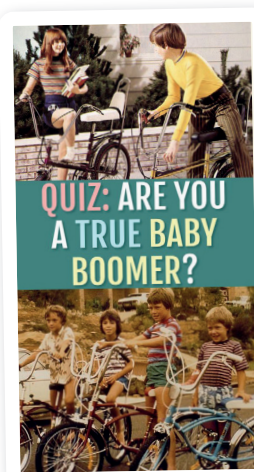
Quel modèle de jambe préférez-vous pour votre jean ? La zone située sous le genou correspond à la génération Z, la jambe skinny / torsadée sous le genou/tubulaire est celui de la génération Y. Les baby-boomers préfèrent quant à eux les jambes tubulaires ou les jambes étroites et ne portent pas de coupes serrées.

Une autre question : quel style de chaussettes préférez-vous ?

- A) Socquettes B) Mi-chaussettes C) Longues D) Chaussettes courtes

La génération X préfère les chaussettes socquettes, la génération Boomer préfère les mi-chaussettes et la génération Z préfère les chaussettes longues.

Selon vous, à quelle génération appartient une personne portant des Nike Air Jordan blancs, un jogging noir et un t-shirt ample blanc ? Bien



sûr, il s'agit de la génération Z. Tous ont d'ailleurs la même coupe de cheveux. Vous avez sans doute un de ces adolescents dans votre famille...

Une cérémonie de remise du Prix littéraire Notre-Dame de Sion 2024 très réussie

La 16^e édition du Prix de littérature organisé par le lycée français stambouliote s'est déroulée le mardi 4 juin au Palais de France. Le lauréat 2024 est Alexandre Seurat avec son roman *La Maladroite*, et le Prix de la traduction a été attribué à Nesrin Demiryontan pour *Sakar*, version turque de l'oeuvre publiée par Metis Yayınları.

Depuis 2008, le Prix littéraire NDS vise à mettre en lumière des auteurs français et turcs, ainsi que des traducteurs de français vers le turc pour leur travail. Attribué tous les ans en alternance - une fois à un ouvrage écrit en turc, puis à une oeuvre écrite en langue française et traduite en turc, comme ce fut le cas cette année -, le Prix s'inscrit dans une perspective de renforcement des liens entre la Turquie et les pays francophones sur le plan culturel et d'excellence de l'enseignement. Ainsi, par le passé, Mathias Énard a été récompensé en 2012 avec *Parle-leur de batailles, de rois et d'éléphants*, avant de remporter en 2015 le Goncourt avec son roman *Boussole...*



Le jury du Prix littéraire NDS se compose de neuf membres, académiciens, journalistes ou écrivains tous diplômés du lycée, et est présidé par Lizi Behmoaras, journaliste, autrice et traductrice turque. Par ailleurs, chaque année en décembre depuis 2014, un jury d'élèves du lycée NDS, encadrés par leurs professeurs de littérature, décerne un Prix littéraire NDS des lycéens, à l'instar du Goncourt des lycéens en France.

Les lauréats 2024 : Alexandre Seurat et son roman *La Maladroite*...

Le choix du jury s'est porté cette année sur le roman *La Maladroite* d'Alexandre Seurat. Né en 1979 à Paris, Alexandre Seurat a étudié les lettres à l'École Normale Supérieure et à la Sorbonne, et enseigne aujourd'hui les lettres modernes à l'Université d'Angers. Il a publié quatre romans : *La Maladroite* en 2015, puis *L'Administrateur provisoire* en 2016, *Un funambule* deux ans après, et enfin *Petit frère* en 2019. Toutes ces oeuvres traitent de la complexité des relations familiales et du poids des non-dits en leur sein.



Le roman *La Maladroite*, publiée par Metis Yayınları, est inspiré d'un fait divers tragique qui s'est déroulé en France en 2009 : deux parents ont maltraité leur fille jusqu'à sa mort. Le roman d'Alexandre Seurat propose de se focaliser sur les monologues de tous les acteurs, des grands-parents aux gendarmes en passant par les services sociaux et les enseignants, à l'exception de ceux de la fille et de ses parents. Cette lecture très dure, incisive et sans artifice, raconte le martyre de la jeune victime, la violence intrafamiliale. Elle fait sentir au lecteur l'impuissance de l'entourage et le prépare au pire, c'est-à-dire la fin tragique de la petite fille. Malgré l'oppression que ressent le lecteur, le roman se lit d'une traite.

Le sujet de la maltraitance des enfants est un phénomène complexe présent dans toutes les sociétés. Cette année, déclare la présidente du jury, le prix valorise donc indirectement la lutte incessante et universelle des sociétés face à ces drames. Et il confère à Alexandre Seurat une reconnaissance de plus dans sa jeune carrière d'écrivain.

... et sa traduction en turc (*Sakar*) par Nesrin Demiryontan

Le prix littéraire NDS met aussi à l'honneur l'exercice de la traduction dans son art de transposer dans une autre langue les émotions transmises par un ouvrage d'origine. Cette année, le jury a honoré le travail de Nesrin Demiryontan, *Sakar*, qui partage donc avec l'auteur Alexandre Seurat le chèque de 50 000 livres turques. Diplômée du lycée Galatasaray et de l'Université de Boğaziçi en langue et littérature anglaise, elle avait remporté en 2004 le Prix de la traduction de l'Association de psychanalyse d'Istanbul pour *L'auto-analyse de Freud et la découverte de la psychanalyse*, livre de Didier Anzieu. Sa fine connaissance de la psychanalyse et du travail sur l'humain l'a donc fait à nouveau se distinguer dans le cadre de ce Prix NDS, par sa traduction de ce drame psychiquement riche en enseignements.

La cérémonie de remise des prix

La remise des prix s'est donc déroulée le 4 juin au soir au Palais de France à Istanbul, lors d'une cérémonie placée sous le haut patronage de Madame Isabelle Dumont, Ambassadrice de France en Turquie. Après les mots de bienvenue de Mireille Sadège, secrétaire générale du Prix, le directeur du lycée NDS, Alexandre Abellan, et sa directrice adjointe, Tuna Saikali, ont pris la parole pour remercier l'ambassadrice, le jury et tous ceux qui contribuent à la réalisation et l'organisation de ce Prix.



S.E. Madame Isabelle Dumont, dans son discours, tient à évoquer l'importance et le rôle du Prix en tant que « pont culturel » entre la France et la Turquie, et à remercier tous ceux qui ont contribué à la réalisation de cet événement. « Ce Prix, souligne-t-elle, contribue à favoriser un dialogue fécond entre nos deux cultures. »

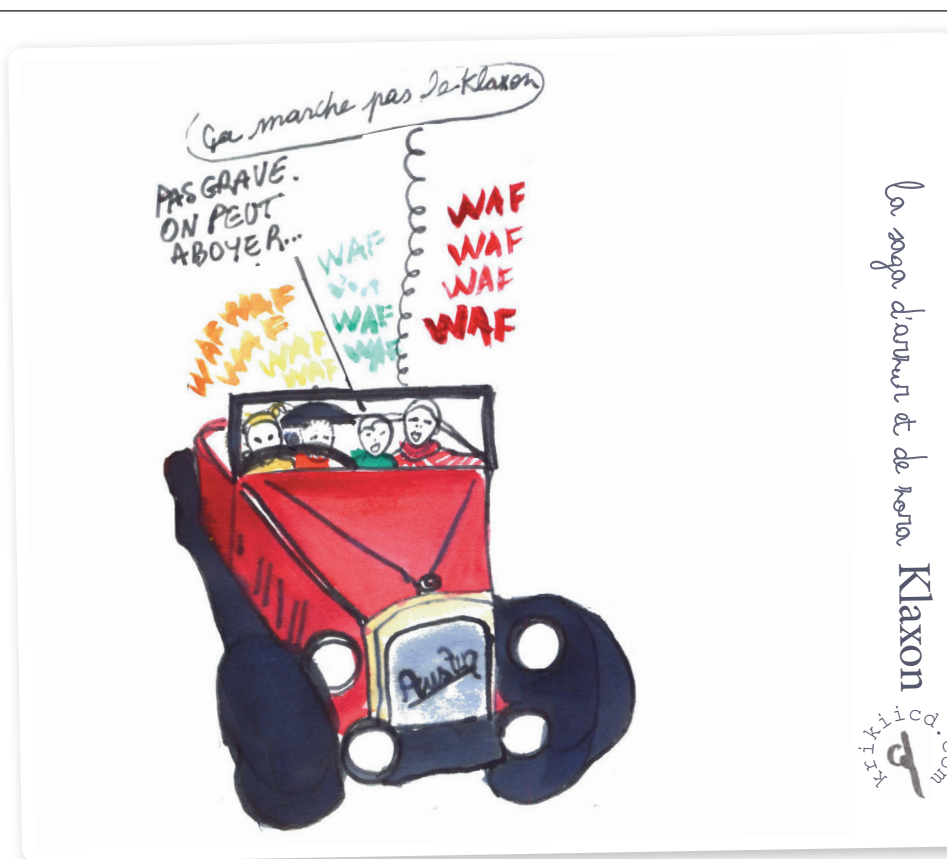


Le Prix est alors remis au lauréat, Alexandre Seurat. L'auteur tient à exprimer ses remerciements en ces termes : « Aujourd'hui, c'est le jury du Prix littéraire NDS qui se fait passeur, en récompensant simultanément l'auteur et la traductrice, mettant ainsi l'accent sur la circulation entre les cultures, le travail d'une langue dans l'autre : je l'en remercie très vivement ! Un prix comme celui-là me donne confiance dans ma capacité à trouver les mots : cette confiance est un bien très précieux, et c'est pourquoi je vous remercie du fond du cœur... »

Monsieur Olivier Gauvin, consul général de France à Istanbul, remet ensuite à la lauréate le prix de la traduction. Arrivé au terme de son mandat, il fait à cette occasion ses adieux aux invités, se disant ému et heureux de décerner pour la 4^e fois ce Prix littéraire NDS, au terme de quatre années stambouliotes inoubliables.

Pour clôturer cette cérémonie, les invités sont conviés à un cocktail dans les jardins du Palais. Bref, la littérature et les liens franco-turcs ont été dignement mis à l'honneur ce mardi 4 juin au soir.

Gabrielle Mahias



Aujourd'hui
la Turquie



Édité et Distribué en France par Les Éditions CVMag sarl, 1-3 rue d'Enghien 75010 Paris - France, Tél : 06 80 32 45 17 • Directeur de la publication : Hugues Richard • Rédacteur : Daniel Latif • Commission paritaire : 0723 1 89645 • www.aujourd'huiatourquie.com • alaturquie@gmail.com • Editeur en Europe : Les Éditions CVMag • No ISSN : 1305-6476 • Les opinions exprimées dans les articles de notre journal n'engagent que leurs auteurs. Édition Turquie : Bizimavrupa Yay. Hiz. Ltd. Kadıköy, Moda Cad. 59 İstanbul • Tél. 0 216 550 22 50 • Genel Yayın Yönetmeni: Hossein Latif Dizadji • Sorumlu Yazışları Müdürü : Ahmet Altunbaş • Comité de rédaction / Yayın Kurulu : Hüseyin Latif (Directeur), Mireille Sadège, Ali Türeç, Aramis Kalay, Daniel Latif, Eren Paykal, Ersin Uçkardeş, Hugues Richard, Sırma Parman, Meliha Serbes • Secrétaire de rédaction : Annie Lahure • Comité de soutien : Nolwenn Allano, Kenan Avcı, Nami Başer, Burcu Bayındır Dramalı, Kemal Belgin, Haydar Çakmak, Berk Mansur Delipinar, Bilge Demirkazan, Mehmet Erbak, Sinem Çakmak, Nedim Gürsel, Sühendan İlal, İnci Kara, Sati Karagöz, Zeynep Kürşat Alumur, Onursal Özatacan, Richard Özatacan, Selçuk Önder, Doğan Sumar, Hacer Tan, Selçuk Önder, Kasım Zoto • Publicité et la communication: Bizimavrupa / CVMag • Conception : Ersin Uçkardeş, Merve Şahin • Imprimé par Yıkılmazlar Basın Yayın Ltd. Şti. Evren Mah. Gülbahar Cad. No: 62/C Güneşli • Distribution : Par abonnement • Tous droits réservés. Aujourd'hui la Turquie est une marque déposée • ALT - Okur ve Yazar Temsilcileri Konseyi (CORELE): Kemal Belgin, Celal Büyüklöğlü (Président), Erkan Oyal, Merve Şahin.

Bulletin d'abonnement

12 numéros 85 €

altinfos@gmail.com

15^e Festival international d'Opéra et de Ballet d'Istanbul

Organisé par la Direction générale d'Opéra et Ballet d'État, le 15^e Festival international d'Opéra et de Ballet d'Istanbul a proposé de très nombreux événements qui se sont déroulés dans différents lieux de la ville jusqu'à la mi-juin. L'opéra *Madame Butterfly*, le 8 juin, et le ballet *Carmina Burana* les 11 et 12 juin, ont constitué les moments forts de cette édition. Les passionnés et les amateurs d'opéra et de ballet étaient nombreux au rendez-vous et les spectacles ont joué à guichets fermés.

Pour Tan Sağtürk, directeur général et directeur artistique de l'Opéra et du Ballet d'État d'Istanbul (IDOB), l'objectif de cette 15^e édition était d'assurer une large diffusion du festival ainsi qu'une programmation davantage tournée vers les enfants et les jeunes, mais aussi une plus grande diversification des programmes. Et ce fut une pleine réussite. Le concours de ballet avait été inclus dans le festival, et les deux événements se sont terminés par une grande soirée de gala le 14 juin.

Le public était nombreux au rendez-vous, et l'intérêt et l'enthousiasme manifestés par le public était si grand, dit Tan Sağtürk, qu'il devint même difficile de se procurer des billets. Ce qui, se réjouit Sağtürk, est un indice de satisfaction et de fidélité du public à prendre en considération. Et il ajoute : « En tant qu'IDOB, nous sommes une très grande institution, dotée d'une structure solide. Tous nos artistes ont des capacités techniques très élevées. Avec cette motivation, nous poursuivons

cette étincelle que nous avons lancée au Festival international d'Opéra et de Ballet d'Istanbul, aux Festivals d'Opéra et de Ballet d'Éphèse, de Bodrum, et au Festival d'Opéra d'Aspendos en septembre. »

Carmina Burana

Le ballet *Carmina Burana* était un grand moment du festival. Cette « cantate de scène chorégraphique » a réuni un immense casting d'environ 250 personnes : solistes, orchestre, chœur, artistes de ballet, chœur d'enfants et ballet, compagnie de modern danse et équipes de conception spéciales.

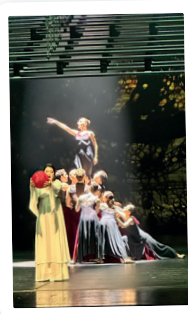
À la première de l'œuvre, qui a eu lieu dans le cadre du festival le 11 juin au soir, Simone Piazzola, qui s'est imposé comme l'un des principaux barytons de sa génération à l'échelle internationale, a participé en tant qu'artiste invité. Aux côtés de Simone Piazzola, nous avons pu entendre la soprano Nazlı Deniz Süren et le ténor

Ufuk Toker, du chœur et des solistes de l'Opéra et du Ballet d'État d'Istanbul.

Ces voix et cette musique admirables étaient transcendées par une utilisation de la scène d'AKM sans aucune pièce de décor, le concept lumineux étant l'élément majeur du spectacle visuel. De par la combinaison de la somptueuse musique de Carl Orff avec des danses impressionnantes et ces innovations technologiques, *Carmina Burana* a profondément marqué les esprits.

Car *Carmina Burana*, déclare le chef de chœur Paolo Villa, est une pièce qui est normalement chantée en concert.

Mais l'interprétation d'IDOB y a inclus à la fois le ballet classique et moderne. Le processus de préparation de l'œuvre était donc long et fatiguant, dit Villa qui souligne que « pour la première fois, le chœur a chanté de mémoire. Il est



difficile de mémoriser toutes les syllabes, mais le chœur était très enthousiaste. » La régie était assurée par Volkan Ersoy, directeur général adjoint de l'Opéra et Ballet d'État, et Ayşem Sunal Savaşkurt, chorégraphe en chef du ballet de l'IDOB. Les chorégraphies des 24 pièces de *Carmina Burana* étaient de Volkan Ersoy, Deniz Özyaydın, Berk Sarıbay, Özgür Adam İnanç, Alper Marangoz et Ferhat Güneş, tandis que l'œuvre était interprétée par le chœur et les solistes IDOB, la soprano Nazlı Deniz Süren, le ténor Ufuk Toker et le baryton Kevork Tavityan. Et le 12 juin, la soprano Evren Işık Yase-min, le ténor Caner Akın et le baryton Burak Kul ont interprété l'œuvre en solistes. Ces deux représentations ont été accueillies avec beaucoup d'enthousiasme. Une magnifique symbiose entre une musique admirable, des voix impressionnantes et des danseurs époustouffants, portés par une mise en scène étonnante.

* Mireille Sadège

Meleğim, ce tube de 2020

Sorti en février 2020, *Meleğim*, le hit de Soolking et Dadju en hommage à la Turquie, était le tube de l'été en France cette année-là. Retour sur cette chanson unique dans le paysage musical français.

Des chansons aux accents turcs dans la scène musicale française, il n'y en a presque pas. En liaison directe avec l'histoire de l'immigration en France, de nombreux artistes composent et chantent des musiques aux tonalités nord-africaines, comme DJ Snake et sa chanson *Disco Maghreb* en 2022, ou aux accents italiens (Claudio Capéo et *Penso a te* en 2020). L'immigration turque vers la France existe bel et bien, mais l'influence des sonorités turques sur la musique pop-rock française ne s'est que peu opérée, à part quelques rares exceptions, et les quelques chansons que Johnny Hallyday a chantées en langue turque en 1966...

Mais en 2020, un artiste franco-algérien et un artiste franco-congolais ont LE projet. Soolking, dont les musiques sont depuis des années influencées par des accords et rythmes venus du Maghreb, continue sur sa lancée d'ouverture aux musiques du monde qui représente son identité et son succès. Rêvant d'écrire une chanson pour toucher le cœur des femmes, il en discute avec Dadju, avec qui il envisage de faire un duo. Ce dernier, qui souhaite s'écarter de son image de *lover*, voit en la collaboration avec Soolking l'opportunité de se donner une nouvelle image artistique. De son côté, Soolking voulait précisément cette expression de la sensibilité amoureuse envers les femmes que développait Dadju, charmeur par excellence depuis son tout premier tube en solo, *Reine* (2017). Finalement, Soolking rallie Dadju à son projet musical d'intégrer des accords turcs,

en conservant la touche reggaeton très aimée en France et qu'il maîtrise.

La chanson *Meleğim* sera écrite et produite avec la star de la composition de



la scène hip-hop, pop et soul française, Raphael Nyadjiko. La recette de sa réussite, c'est écrire une chanson à la sonorité familière au public français, avec un côté légèrement différent et décalé qui lui confère son originalité. Ici, une touche de musique turque, de musique folk en l'occurrence, née des brassages culturels entre les Balkans et le Proche-Orient : des harmonies et des rythmes très différents de ceux de l'Occident.

Et c'est le succès : l'enchaînement du mot « Meleğim » (mon ange) et des deux clappements de main est une réussite. Soolking a utilisé ce mot, « mon ange »,

sur les conseils d'une connaissance turque. Le clappement de mains suivi d'une seconde de silence, nous suspend dans l'attente et annonce le refrain porté par des percussions beaucoup plus nettes, qui viennent structurer le propos. Le timbre des voix des artistes et leurs caractéristiques vocales propres s'associent dans une chaleureuse harmonie.

Le clip réalisé par Kamerameha achève de mettre la chanson en valeur. La chanson évoque Bodrum, mais c'est bien à Istanbul que la vidéo a été tournée. Passant par les incontournables Grand Bazar, Mosquée bleue et pont sur le Bosphore, le clip sent les vacances et respire l'ambiance stambouliote. Les images prises par drone, les couleurs et la mise en avant de la culture turque, notamment culinaire, des scènes de la vie quotidiennes jusqu'aux taxis jaunes caractéristiques, la vidéo a été très bien pensée et réalisée. Une joyeuse ode à la ville.

Résultat : la chanson a pu sortir du lot et se révéler dans les *charts*. Le tube arrive 2^e du classement en France, et le SNEP lui attribue un disque de diamant, soit 500 000 exemplaires vendus. La chanson connaît également un certain succès en Suisse et en Belgique francophone. Elle reste néanmoins inconnue en Turquie...

Et si, au cœur de l'été turc, elle nous faisait à nouveau danser ?

* Gabrielle Mahias

Murat Cem Orhan...

(Suite de la page 1)

Dans ce cadre, nous l'avons souvent rencontré, et à chacune de nos rencontres, il nous a réservé un accueil chaleureux. Murat Cem Orhan a ainsi décerné deux Prix Cemal Reşit Rey : en novembre 2022 d'abord à la Sud-Coréenne Seonghyeon Leem, puis en avril 2024 au Japonais Teppei Kuroda. J'ai eu l'occasion, à de nombreuses reprises, d'assister à des concerts où il dirigeait l'excellent orchestre philharmonique de CRR. Chef d'orchestre remarquable, il a su aussi, dès son arrivée, faire une programmation de qualité, très riche, diversifiée et internationale, portant ainsi haut et fort un projet culturel très ambitieux pour cette salle mythique et publique.

Lors de notre rencontre en mars dernier, il nous parlait avec passion de ses futurs projets, dont celui d'un orchestre composé de jeunes talents. Mais malheureusement, la mairie d'Istanbul, en changeant la réglementation de la salle, en a décidé autrement, c'est très dommage. Pour son dernier concert, le public est venu très nombreux pour l'applaudir. Avec l'époustouffante soprano Olga Peretyatko et l'orchestre philharmonique de CRR, le concert a été inoubliable. Contrairement à ses habitudes, Murat Cem Orhan n'a pas pris la parole. Visiblement très ému, certainement aussi un peu déçu par ce départ qui ne lui laisse pas l'occasion de mener à terme ses projets, il s'est contenté d'un signe d'au revoir au public qui l'acclamait debout.

* Mireille Sadège



Rencontre avec Ekrem Aksoy, universitaire francophone à Ankara

Ekrem Aksoy est professeur émérite et a passé sa carrière à travailler sur la langue française. Aujourd'hui la Turquie l'a rencontré, l'occasion pour lui de nous expliquer comment il voit les obstacles et les dynamiques de l'utilisation de la langue de Molière en Turquie.



Ekrem Aksoy, octogénaire, dit ne pas aimer travailler. Voyant le travail comme une souffrance, cet ancien directeur du département de traduction et de littérature françaises de l'Université Hacettepe a pourtant une carrière bien remplie. Né d'un père turc et d'une mère géorgienne, rien à la naissance ne le prédestine à consacrer sa vie au français. Parlant turc et géorgien, il entame ses années de lycée, où le programme prévoit l'apprentissage de l'anglais. Mais en raison de la pénurie de professeurs d'anglais en Turquie dans les années 1950, il se retrouve en classe de français sans l'avoir spécifiquement choisi. C'est donc presque par hasard qu'Ekrem Aksoy tombe dans la marmite du français, qu'il ne quittera plus. Après le lycée, il poursuit ses études dans le département de français de la Faculté des Langues, d'Histoire et de Géographie de l'Université d'Ankara où il commence à maîtriser la langue, et débute sa vie professionnelle en devenant premier assistant du département de français à l'Université Hacettepe. Deux ans plus tard, il enseigne aux étudiants.

Devenu passionné de littérature francophone, Ekrem Aksoy se penche sur les ouvrages écrits par des auteurs turcs en français au XIX^e siècle et jusqu'à la fin de la Seconde Guerre mondiale. Vers

1970, il avait en fait découvert chez un ami un recueil de poèmes écrits en turc et en français. Il y voit alors toute une culture à ne pas oublier, ce qui l'incite à mener des recherches sur le sujet. Il va y consacrer des ouvrages comme *La Francophonie dans l'espace littéraire en Turquie*. Ces écrits de la culture francophone de Turquie sont aussi les journaux. Car dans la période ottomane, environ 700 journaux papiers entièrement ou partiellement francophones ont été publiés. De nos jours, il ne reste que... *Aujourd'hui la Turquie* !

En fait, le français dans la littérature en Turquie a été porté par divers acteurs. Outre la presse écrite, il y a eu des auteurs français attirés par l'Empire ottoman, et des auteurs turcs qui utilisaient souvent cette langue, car l'Empire a toujours été une terre de juxtaposition et de mélange linguistique. En ce qui concerne le français, le professeur rappelle que c'est à partir de 1850 qu'il se répand vraiment à Istanbul et remplace l'italien. En même temps, les voyants sont au vert pour que le français croisse dans ce pays oriental : les partisans de l'ottomanisme



s'y sont résignés en voyant les écarts de progrès entre l'Empire et le reste de l'Europe. L'institution Galatasaray avait d'ailleurs été pensée pour former une génération prête à gérer un pays formé d'une nation multiethnique ottomaniste. Et Ekrem Aksoy estime que bien que l'établissement ait été utile à la Turquie, il a échoué dans sa mission ottomaniste.

Mais le fait francophone en Turquie s'est arrêté après l'époque ottomane. Après la Seconde Guerre mondiale, les ouvriers turcs travaillant dans des pays comme la France, la Suisse et la Belgique ont contribué à augmenter le nombre d'œuvres en français, en plus de celles produites par les écrivains turcs.

Dans les années 1970, quand Ekrem Aksoy a effectué ses recherches sur les ouvrages francophones en Turquie, il était le seul car le sujet était déjà impopulaire. Depuis, le français ne plaît plus guère. L'anglais l'a remplacé, alors même que la Turquie compte beaucoup de touristes francophones.

Selon le professeur, ce qui pourrait donner envie à la population turque de s'intéresser de nouveau au français serait l'économie, qu'il voit comme base de

la culture. Les échanges commerciaux entre les pays francophones et la Turquie pourraient remettre au goût du jour la langue de Molière, à condition que les dirigeants économiques et politiques fassent ce choix. Aussi, rien n'incite à apprendre le français en Turquie : les lieux d'enseignement comme les lycées français privés sont trop chers. La culture se paye, ce qui fait chuter le français dans le classement des langues apprises.

Mais pour Ekrem Aksoy, le français a toujours été présent. Il l'a porté dans plusieurs organisations, comme l'Association des professeurs de français, poussée par celle qui l'a décoré Chevalier à la fin des années 1990, Marie-Thérèse Oliver-Saïdi. Grâce à cette organisation, des bourses sont octroyées à des Turcs qui partent en France pour leurs études, sans passer par un rectorat ou le ministère. Toujours dans le cadre de ces organisations, il souligne le travail d'une ancienne lectrice de français états-unienne, qui dans les années 1980 avait poussé les francophones à se réunir à Ankara. Et aujourd'hui, bien que le professeur dit avoir oublié le français et devoir chercher ses mots, il le parle comme un natif, preuve que le français a profondément modelé sa vie.

* Gabrielle Mahias

Rencontre avec Jérôme Ferrari

L'écrivain Jérôme Ferrari, lauréat du Prix Goncourt 2012, était en mai l'invité de l'Institut français d'Istanbul dans le cadre de « Choix Goncourt Turquie ». L'occasion pour Aujourd'hui la Turquie de le rencontrer.

Né en 1968 à Paris, Jérôme Ferrari a toujours aimé écrire. Pendant ses années de collège et de lycée, écrire est son principal loisir. Mais ce n'est qu'après ses trente ans que cette activité de passe-temps se transforme en véritable activité de création. Un éditeur publie alors son recueil de nouvelles *Variétés de la mort*, et sa carrière d'écrivain peut vraiment débiter. Empreint de culture corse grâce à ses parents originaires de l'île de Beauté, où il vit aujourd'hui, il fait régulièrement de cette région le théâtre de ses écrits.

En 2012, Jérôme Ferrari remporte le célèbre Prix Goncourt avec *Le Sermon sur la chute de Rome*. Il n'avait auparavant jamais été en lice pour décrocher un prix littéraire, et cette consécration est pour lui une immense surprise. Libre dans son écriture, il craint alors que ce prix emblématique ne change son style ou lui inflige une pression négative. Après sa victoire, il prend donc du recul et décide d'écrire sur un nouveau thème pour éviter la pression. Et cela lui réussit : il remporte un nouveau prix en 2018, le Prix littéraire du Monde, avec le roman *À son image*. Lui qui ne cherche pas particulièrement à concourir et collectionner les prix apprécie néanmoins le fait que les concours peuvent motiver les lycéens ou étudiants à lire davantage, ce qui compte

beaucoup pour cette âme d'enseignant. Car cet agrégé de philosophie et détenteur d'un DEA en ethnologie est également professeur de philosophie en classe préparatoire à Bastia et Ajaccio. Cette double casquette est, dit-il, très importante pour lui : au même titre que l'écriture, l'enseignement fait partie de sa vie, quel que soit le pays où il évolue. Jérôme Ferrari a en effet beaucoup voyagé, et a déjà vécu à Abou Dabi et à Alger. Il s'est toujours largement intéressé aux récits des populations des pays visités où, souligne-t-il, il travaille à comprendre et apprendre sur les événements tragiques que les gens ont pu vivre, et notamment la guerre. La guerre est en effet un thème très important dans ses écrits. Comme dans son roman *Où j'ai laissé mon âme*, il relate la guerre à partir d'histoires vraies. À l'opposé de Quentin Tarantino, il ne représente pas la violence. Il peint la cruauté de la guerre de façon crue, parce qu'il se sent naturellement investi de cette responsabilité. « Je n'arrive pas à comprendre qu'on ne puisse pas s'y intéresser ! », déclare-t-il. Ne pas oublier, raconter, comprendre les faits historiques



à travers les vécus et ressentis des gens constituent une grande part de son travail. La guerre est pour lui un cadre où peuvent se révéler certains aspects de l'humanité qui ne se dévoilent que dans ces circonstances.

C'est ainsi que Jérôme Ferrari a écrit sur la guerre en ex-Yougoslavie et sur la guerre d'Algérie. Bien que n'ayant jamais vécu la guerre, il a résolu le problème de pouvoir en décrire la réalité des situations et des faits. Car pour lui, la littérature est un travail de présentation des événements historiques à hauteur des personnages. Les personnages sont les éléments de base de chacun de ses romans, les vecteurs d'idées. Pour ce faire, il imagine une personne dans une situation difficile, et il réfléchit pour comprendre comment celle-ci peut être amenée à faire des choses inconcevables tout en se persuadant qu'elles sont normales voire légitimes. Ainsi, comment un militaire français ayant subi la torture pendant la Seconde guerre mondiale en arrive à torturer des Algériens, est typiquement le genre de problématique qu'il essaye de résoudre.



Jérôme Ferrari, qui aborde des thèmes assez sombres et tristes, ne se considère pourtant pas comme pessimiste car, dit-il, il n'observe pas la réalité de façon plus négative qu'elle ne l'est déjà... Certes, les événements sont tristes, mais c'est la vie, et le côté tragique de la vie est une source d'inspiration, pleinement révélatrice de la nature humaine. Le thème qu'il traite actuellement est le tourisme, en particulier ses revers. Car s'il est évident pour lui que « le tourisme tue le voyage », il reconnaît en même temps qu'« en tant que Corse, ça ne sert à rien de ne pas aimer le tourisme », faisant référence aux ressources économiques qu'il procure... Il nous précise d'ailleurs qu'il aborde ce thème du tourisme dans un triptyque dont le premier volet sortira en septembre en France.

Jérôme Ferrari, personnalité très sympathique, sincère et pleine d'humour, a donc passé quelques jours à Istanbul dans le cadre des rencontres de « Choix Goncourt Turquie » organisées par l'Institut français. Une occasion pour l'écrivain et enseignant de parler de son travail au public, et aussi de découvrir personnellement la ville sous le soleil.

* G. M.



Dr Gözde Kurt Yılmaz

Utiliser un hashtag sur les plateformes de réseaux sociaux pour soutenir des campagnes, signer des pétitions électroniques, modifier sa photo de profil pour une cause spécifique, aimer, partager ou retweeter une publication, est devenu une pratique courante pour de nombreux utilisateurs des réseaux sociaux. Ces actions sont des exemples de l'activisme paresseux, ou slacktivisme. Le terme slacktivisme est une combinaison des mots anglais *slacker* (paresseux) et *activism* (activisme). Le slacktivisme désigne des actions sociales ou politiques réalisées avec très peu d'effort. Ces actions sont généralement symboliques et peu efficaces, mais elles donnent aux participants l'impression de contribuer activement à un processus de changement. Ainsi, le slacktivisme nous transforme en membres de la « société du spectacle ». Comme Debord l'indique dans son ouvrage *La Société du spectacle*, « Le spectacle n'est pas un ensemble d'images, mais un rapport social entre des personnes, médiatisé par des images. » En

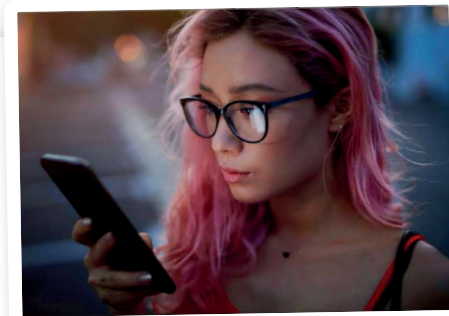
Slacktivisme

utilisant un hashtag, en ajoutant un ruban à notre photo de profil ou en soutenant une campagne sur *change.org*, nous avons l'impression d'avoir fait notre part et nous devenons des personnes à la conscience tranquille.

Le slacktivisme est souvent perçu de nos jours comme une illusion qui sape les manifestations de rue et la politique réelle de rue. Par conséquent, le slacktivisme est considéré comme une forme dangereuse d'activisme qui, à l'ère d'internet, engourdit et désensibilise la société. Les communautés ou les masses slacktivistes, qui ne ressentent pas le besoin de manifester dans la rue, sont vues comme le plus grand obstacle à un véritable changement concret dans la société.

Mais il s'agit d'un sujet vraiment controversé, car les activistes paresseux peuvent aussi jouer un rôle important en sensibilisant l'opinion publique sur certaines questions et en influençant et orientant le public. A contrario, l'antithèse de l'activisme paresseux est le potentiel de ces activistes à informer et à façonner l'opinion publique via les réseaux sociaux.

Par exemple, la campagne d'hashtag *#istanbulsözleşmesiyaşatır* a fait beaucoup de bruit en Turquie il y a quelques années. De nombreuses femmes ont partagé une photo en noir et blanc d'elles-mêmes sur les réseaux sociaux pour inviter à soutenir la campagne contre la violence faite aux femmes. Bien que cela semble être un exemple réussi de slacktivisme, cette convention a été abrogée en Turquie. Il y a des années, la campagne *#alschallenge*, où les gens se versaient de l'eau glacée sur la tête et filmaient le moment pour appeler à soutenir la recherche sur la SLA (maladie de Charcot), a créé une prise de conscience significative à l'échelle mondiale et a permis de récolter des milliers de dollars pour la recherche sur la SLA. Avec l'hashtag *#wearyellowforseth*, les gens portaient des vêtements jaunes pour soutenir Seth, un enfant de 7 ans atteint d'une maladie du système immunitaire, et collectaient des fonds pour lui. L'hashtag *#metoo* a permis aux femmes victimes de harcèlement sexuel de partager leurs histoires sur les réseaux sociaux, rendant ce problème plus visible et discuté



à l'échelle mondiale. En Turquie, la campagne de sensibilisation *#erosiçinadalet* a été lancée pour un chat errant tué cruellement, avec des appels à la justice. Aujourd'hui, la personne qui a tué le chat Eros est connue pour avoir été condamnée à une peine de prison.

Comme pour tous les outils, l'utilisation des réseaux sociaux et leurs objectifs sont vraiment importants. À cet égard, offrir des formations en littératie numérique pour éduquer les personnes de tous âges est un besoin de notre époque, afin de les transformer en individus capables d'influencer les autres, les sociétés, les pays et même le monde. Il est possible de créer une société consciente et active qui utilise les réseaux sociaux de manière plus efficace et productive, sans tomber dans le piège du slacktivisme, pour un changement réel, utile et concret dans la société et dans le monde.



Eren M. Paykal

Ce chaud mois de juillet me donne l'opportunité et honneur d'accueillir l'immense écrivain grec Petros Márkaris, connu

dans le monde entier surtout pour son personnage du commissaire Kostas Charitos, une série policière de renommée internationale reflétant aussi l'évolution sociale de la Grèce contemporaine au fil des décennies. Petros Márkaris est né le 1er janvier 1937 à Istanbul, de père arménien et de mère grecque, et a étudié à Vienne. Écrivain, dramaturge, traducteur et scénariste vivant à Athènes, il est aussi connu en France comme scénariste du film *L'Éternité et un jour* de Théo Angelopoulos, Palme d'or du Festival de Cannes en 1998. Auteur de pièces de théâtre et de nombreux scénarios de films et séries télévisées grecques, Petros Márkaris parle couramment quatre langues et est également traducteur des œuvres de Brecht et Goethe en langue grecque. À l'âge de 57 ans, Petros Márkaris crée le personnage du commissaire Kostas Charitos en 1995 avec *Journal de la nuit*. Cette série est traduite en intégralité en français, mais aussi en turc grâce à Alfa Kitap, qui en assure la publication avec constance. Il a remporté le Prix du Polar européen 2013 pour *Liquidations à la grecque*.

Pouvez-vous nous donner une idée générale de la série Kostas Charitos ?

La série Kostas Charitos est une série de romans policiers. Mais l'histoire policière n'est qu'un point de départ. Le but est la relation entre le narratif policier et les problèmes sociaux et politiques contemporains en Grèce et dans le monde.

La série est une ode à la ville d'Athènes, et montre une certaine symbiose entre la ville et Charitos. Qu'en pensez-vous de cette relation entre votre personnage et Athènes ?

Entretien avec Pétrós Márkaris

Dans plusieurs romans policiers d'aujourd'hui, la ville n'est pas qu'un simple lieu, c'est un protagoniste du roman à part entière. La même relation existe dans les romans de Georges Simenon et Paris, de l'écrivain Espagnol Manuel Vasquez Montalban et Barcelone, ainsi que dans les romans de Jean-Claude Izzo et Marseille.

La série constitue un témoignage de l'évolution, au fil des décennies, de la société grecque du point de vue socioculturel et économique. Ainsi, vos derniers romans soulignent les difficultés économiques du Grec moyen et les inégalités issues de la crise et de la gestion des gouvernements successifs. Que pouvez-vous dire à ce sujet ?

J'ai commencé mon travail littéraire comme traducteur de pièces de théâtre allemand en grec. J'ai traduit plusieurs pièces de Bertolt Brecht. C'est ainsi que Brecht est devenu peu à peu mon maître. C'est grâce à Brecht, grand admirateur de la littérature policière, que j'ai appris la technique de faire d'un roman policier un roman socio-politique. Après *Actionnaire principal*, en 2009, j'ai commencé à écrire le premier roman de la trilogie sur la crise économique grecque : *Liquidations à la grecque*, suivi par les romans *Le Justicier d'Athènes* et *Pain, éducation, liberté*. J'ai aussi eu l'avantage de collaborer avec le régisseur grec Theo Angelopoulos dans les scénarios de ses films, et il m'a appris la technique du plan-séquence. C'est pourquoi les chapitres de mes romans ne sont pas des chapitres au sens littéraire, mais plutôt des plans-séquences.

En langue française, 13 volets de la série du Commissaire sont publiés avec le dernier tome *Le Crime c'est l'argent*. Selon vous, quel est le livre le plus réussi de la série ? Aura-t-elle une suite ?

Je suis incapable de vous dire quel est

mon roman plus abouti. Je peux vous dire qu'il y a un grand intérêt parmi mes lecteurs pour les romans *Actionnaire principal*, *Offshore* et *Le crime c'est l'argent*. Les deux derniers romans ne sont pas encore publiés en Turquie.

La population athénienne est présentée d'une façon très réaliste, et nous envions les valeurs familiales mais aussi la gastronomie que vous évoquez. Pouvez-vous nous en dire plus sur ces aspects ?

La description d'Athènes dans mes romans ne se limite pas à la ville et ses quartiers, la population en fait aussi partie. Cette relation est fondée sur les deux collines d'Athènes : la colline de l'Acropole et la colline de Lycabette. La colline de l'Acropole est le symbole de la Grèce antique. La colline de Lycabette représente l'Athènes contemporaine, sa classe moyenne et petite bourgeoise. Ces deux collines se font face, se regardent, et la population est incluse dans ce regard. Quant à la cuisine dans mes romans, ce n'est pas une nouveauté de ma part. Elle fait partie intégrante du roman policier méditerranéen : on trouve la cuisine barcelonaise dans les romans de Manuel Vasquez Montalban, la cuisine marseillaise dans les romans de Jean-Claude Izzo et la cuisine italienne dans les romans d'Andrea Camilleri. Sans oublier Georges Simenon et les recettes de madame Maigret.

Vous êtes l'un des symboles et doyens du roman policier méditerranéen, comme le marseillais Jean-Claude Izzo avec Fabio Montale, l'espagnol Manuel Vazquez Montalban avec Pepe Carvalho, l'italien Andrea Camilleri avec le Commissaire Montalbano. Quelle est votre opinion à leur sujet ? Et que pensez-vous du roman policier turc, qui gagne en popularité auprès de ses lecteurs ?



J'aime beaucoup Izzo et j'ai une grande admiration pour les romans de Montalban. Andrea Camilleri n'est pas seulement un écrivain que j'adore, il était aussi un très bon ami. J'ai lu plusieurs romans d'Ahmet Ümit. Ahmet Ümit est un maître de la description de la vie quotidienne. J'ai également lu presque tous les romans de Celil Oker, qui était aussi un ami.

Par votre passé, vous avez des affinités avec Istanbul et la Turquie. Votre recueil de huit nouvelles, *Trois jours* (non publié en Turquie) évoque Istanbul durant les événements tragiques de 1955 principalement dirigés contre la minorité grecque. Que pensez-vous de la Turquie contemporaine et des relations turco-grecques actuelles ?

Ce sujet est aussi abordé dans mon livre *L'Empoisonneuse d'Istanbul*. Le titre turc est *Eskiden çok eskiden*. Je vais à Istanbul au moins une fois par an. Istanbul est aujourd'hui très différente, mais c'est normal. Quand j'ai quitté Istanbul pour m'installer à Vienne et y commencer mes études universitaires, Istanbul avait deux millions d'habitants. Aujourd'hui, la population de la ville est de 16 millions.

L'île de ma naissance, Heybeliada, m'est devenue presque étrangère. Heureusement, ma maison natale existe encore. D'autre part, je suis vraiment heureux que les relations entre les deux pays soient entrées dans une période de calme, après une si longue période de tensions...



Gisèle Durero-Köseoğlu

Le 12 février 1929, banni par Staline, Léon Trotski, venu d'Odessa sur le bateau à vapeur « Ilitch », au nom de Lénine, arriva à Istanbul, où il allait passer quatre ans. L'événement, relayé par la presse internationale, marqua la première étape de onze années d'exil qui se termineraient en 1940, par l'assassinat à Mexico du fondateur de l'Armée Rouge. A peine débarqué, Trotski, redoutant de se faire tuer par un agent soviétique, remit aux policiers une lettre destinée à Atatürk, où il lui expliquait qu'il n'arrivait pas à la frontière turque de son plein gré et qu'il ne la franchissait « que par la force ». Ce à quoi le préfet d'Istanbul, après lui avoir fait savoir que sa missive avait été transmise, lui expliqua que le gouvernement soviétique avait demandé un visa pour « raisons de santé », que la Turquie ne jouait aucun rôle dans les autres causes qu'il invoquait, qu'il était libre à tout moment de partir ailleurs mais que sa sécurité serait assurée en permanence. En réalité, l'accueil de Trotski en Turquie avait fait l'objet d'une tractation, les Turcs exigeant de Moscou la promesse de ne commettre aucun attentat contre le célèbre exilé tant qu'il se trouvait sur leur sol, en échange de quoi ils s'engageaient à le protéger. Après un mois dans le consulat d'Union soviétique, Trotski s'installa dans le fameux

C'est à Istanbul que Trotski écrit ses mémoires...

Hôtel Tokatlyan où il donna une conférence précisant qu'il avait toujours soutenu les réformes kémalistes, qu'il avait été très bien reçu en Turquie mais qu'il aurait préféré se rendre dans un pays dont il parlait la langue. L'hôtel se remplissant d'espions, on l'installa alors à Bomonti. Mais pour assurer sa sécurité, en mai, la Turquie le plaça en résidence surveillée sur la plus grande des Iles des Princes, Prinkipo ou Büyükkada, lieu de villégiature de la bourgeoisie stambouliote, qui tire son surnom de l'histoire byzantine, lorsqu'on y exilait les princes indésirables. Là, Trotski se mit à vivre avec son épouse et son fils dans un manoir néo-classique ayant appartenu à la famille Iliasko puis à Arap Izzet Pacha, un dignitaire d'Abdülhamid II.

Que faisait Trotski sur l'île ? Craignant



un attentat, il vivait cloîtré dans son bureau tapissé de livres et ne sortait que pour aller à la pêche avec les pêcheurs du coin, sur la barque qu'il avait

achetée ; il aménagea aussi un bassin à langoustes dans le jardin. Sans cesser toutefois d'analyser l'actualité, puisque, dévorant la presse internationale, il mettait en garde dès 1930 contre le danger représenté par Hitler. En 1931, un incendie ayant ravagé le dernier étage de la maison et détruit ses archives personnelles, il se réfugia un moment à Moda, dont il ne sortit que deux ou trois fois, pour aller, accompagné de gendarmes, à la chasse aux cailles vers Şile puis pour visiter incognito les sites emblématiques d'Istanbul. Mais un inconnu s'étant introduit dans son jardin de nuit, il retourna sur l'île en 1932, cette fois dans le kiosque Yanaros, aujourd'hui surnommé « Maison de Trotski », un immense manoir édifié en 1850 par Nikola Demades, merveille d'architecture de 950 mètres carrés dominant la mer de Marmara et entourée d'un grand parc, qui actuellement est en vente et malheureusement en train de tomber en ruines. En réalité, c'est la quiétude de Prinkipo qui permit à Trotski d'écrire du matin au soir, environ cinq-mille pages imprimées et de donner naissance à deux de ses œuvres majeures, son autobiographie, intitulée *Ma Vie*, et les trois tomes de *L'Histoire de la Révolution russe*, qu'il dictait à des dactylographes. Car Trotski n'était pas seulement un homme politique, il fut aussi l'auteur d'une multitude de livres. D'ailleurs, de son vrai

nom Lev Davidovitch Bronstein, c'est le surnom donné par un gardien lors de son exil en Sibérie, « trotski », c'est-à-dire « le crayon », qu'il avait pris pour pseudonyme



En 1933, Simenon, mandaté par Paris-Soir, vint lui rendre visite. Trotski, qui avait répondu par écrit aux questions du journaliste, lui exposa aussi son point de vue sur la montée des fascismes en Europe. Peu après, le 31 juillet 1933, Léon Trotski quittait Istanbul pour la France, grâce à un passeport donné par la Turquie et qu'il garderait jusqu'au Mexique. Mais il n'omit pas de rappeler dans ses souvenirs les bienfaits de son séjour à Istanbul : « D'une manière ou d'une autre, l'entracte de Constantinople aura été un moment des plus propices pour jeter un coup d'œil en arrière, en attendant que les circonstances permettent d'aller de l'avant... »



Simruğ Bahadır

The Holdovers : un drame de Noël émouvant

The Holdovers est un film qui raconte l'histoire de trois personnes isolées dans leurs propres vies : Paul Hunham, professeur d'histoire irritant et strict (Paul Giamatti); Mary Lamb, responsable de la cafétéria et qui a récemment perdu son fils à la guerre (un rôle qui a valu à Da'Vine Joy Randolph l'Oscar de la meilleure actrice dans un second rôle); et Angus Tully, un jeune homme laissé seul à l'école par sa mère et son beau-père, interprété par Dominic Sessa dans son premier rôle. Ensemble, ils nous entraînent dans un drame de Noël émouvant et singulier.

The Holdovers se distingue des drames de Noël classiques par son approche réaliste et humaine. Au fil du film, on ressent une proximité croissante avec les personnages. L'histoire commence à l'Académie Barton, où cinq élèves sont restés coincés pour Noël sous la supervision de leur professeur d'histoire Paul Hunham et de Mary Lamb, qui vient de perdre son fils. Mais, à l'exception d'Angus Tully, tous les élèves rejoignent finalement leurs familles, laissant Angus seul avec le sévère Hunham et Mary Lamb. Au fur et à mesure, ces trois personnages se rapprochent et forment une sorte de famille.



Le film se déroule en 1970, et le réalisateur Alexander Payne parvient véritablement à nous y transporter grâce à ses

prises de vue et à l'authenticité de l'ambiance qu'il recrée : il inclut notamment des extraits d'émissions de télévision de l'époque, nous immergeant ainsi dans cette époque en compagnie des personnages. L'esprit du Nouvel An et de Noël est transmis de manière réaliste et sensible.

L'un des aspects les plus marquants du film est que la vie de ces trois personnages isolés à Noël est complètement différente et pourtant étonnamment similaire. Paul Hunham n'a jamais été marié et s'intéresse à Lydia Crane, une serveuse à temps partiel qui travaille aussi à l'école. Cependant, Lydia a déjà un petit ami, ce qui oblige Paul à faire face à sa solitude. Mary Lamb, quant à elle, doit gérer la douleur d'avoir perdu son fils à la guerre. Refusant de célébrer Noël pour ne pas trahir la mémoire de son fils, elle a choisi de rester à l'école. Angus Tully est un jeune garçon dont le père est en hôpital psychiatrique, rejeté par sa mère et son beau-père pendant les fêtes. Ces trois personnages sont donc unis dans leur lutte contre la solitude. Accoutumés à affronter seuls les difficultés de la vie, ils vont être amenés à surmonter ensemble les épreuves et les douleurs durant ce Noël.

Nous célébrons Noël, nous sommes plongés dans l'esprit de Noël avec les personnages du film. Le point culminant de leur parcours, le moment de rupture de leur histoire, c'est la fête de Noël. Cette fête, où ils sont réunis comme une famille, montre un aspect réaliste de leur socialisation dans un environnement étranger tout en étant le centre des rêves brisés. La scène où Hunham abaisse ses boucliers puis voit ses sentiments pour Mme Crane voler en éclats, suivie de la scène où Mary perd son calme dans la cuisine, nous remplissent tour à tour de tristesse. Nous allons à Boston pour visiter le père d'Angus, nous voyons également Mary donner les affaires de bébé de son fils



à sa sœur enceinte... Ces moments poignants nous rapprochent encore plus des personnages et nous font ressentir profondément ce qu'ils éprouvent. Ajoutons que la bande sonore du film est magnifique : la musique s'accorde parfaitement avec les scènes et le vécu des personnages. Elle nous permet de ressentir à la fois la chaleur et l'ambiance de la fête, et toute la tristesse des protagonistes.

The Holdovers est donc un film de Noël merveilleux. Il met en symbiose la tristesse, l'espoir et l'esprit de famille. Un message bien beau, sincère et touchant pour chacun de nous. Un film à voir sans modération.





Sirma Parman

Dans sa quête d'un havre artistique, Van Gogh (1853 - 1890) s'inspirait des colonies d'artistes japonaises, qui valorisaient la communauté et la collaboration. Cette vision s'est matérialisée dans « la Maison jaune » à Arles, en France, où il rêvait de créer un espace partagé pour les artistes. Initialement, il vivait dans des chambres au-dessus d'un restaurant ; mais Van Gogh a déménagé en raison des frais élevés et a même obtenu un remboursement devant le tribunal. Il a finalement loué une partie de « la Maison jaune », qui comprenait un atelier, une cuisine et deux petites chambres : une pour lui-même et l'autre pour son ami Paul Gauguin.

Lorsque Gauguin est arrivé à Arles en octobre 1888, Van Gogh et lui étaient remplis d'enthousiasme et d'optimisme à l'aube de leur collaboration. Tous deux se sont engagés dans un échange artistique vibrant, chacun influençant le travail de l'autre. Pendant cette période,

La Maison jaune de Van Gogh

Van Gogh a créé certaines de ses œuvres les plus célèbres, notamment *La Vigne rouge* et *Les Tournesols*, tandis que Gauguin a peint *Le Peintre de Tournesols* (un portrait de Vincent van Gogh). Leurs discussions intenses et leurs styles respectifs ont enrichi leur créativité.

Mais leur collaboration devint tumultueuse, car Gauguin était à la fois une source d'inspiration et de conflit pour Van Gogh. Leur partenariat était marqué par une intense admiration mutuelle et des échanges créatifs, mais aussi par des heurts croissants. Malgré

leur enthousiasme initial, des tensions sont rapidement apparues entre les deux artistes en raison de leurs personnalités et visions artistiques contrastées. La passion intense de Van Gogh et son éthique de travail implacable s'opposaient à l'attitude plus détendue et critique de Gauguin. Leurs désaccords ont provoqué une vive dispute qui a conduit à l'incident célèbre où Van Gogh s'est coupé une partie de l'oreille.

Fait intéressant, malgré leur séparation après le départ de Gauguin de la Maison jaune, les deux artistes ont continué à correspondre régulièrement. Ils ont échangé des lettres où ils discutaient de leurs idées artistiques et de leurs œuvres en cours, continuant ainsi à s'influencer mutuellement malgré la distance.

Parlons maintenant du tableau. *La Maison jaune* (1888) de Vincent van Gogh capture sa vision

lumineuse, vibrante et pleine d'espoir d'une communauté d'artistes. La façade jaune vif avec des volets verts de la bâtisse contraste avec le ciel bleu et la rue pavée. Les couleurs audacieuses reflètent l'intensité émotionnelle et l'optimisme de Van Gogh à cette époque. Les coups de pinceau dynamiques et la palette vive transmettent un sentiment de vitalité et de créativité.

La Maison jaune est souvent considérée comme un exemple de la « vision jaune » de Van Gogh, potentiellement causée par la xanthopsie, une pathologie médicale affectant la vision des couleurs. Les historiens pensent que cette déformation de la vision pourrait être due à une overdose de digitaline ou à une consommation excessive d'absinthe, la boisson favorite de Van Gogh.

J'ai découvert que la Maison jaune n'existe hélas plus aujourd'hui. En 1944, lors d'une campagne alliée pour détruire les ponts sur le Rhône, une bombe est tombée à proximité, détruisant la zone et la maison elle-même.



La musicienne et autrice Anaïs M. Martin, source de vitalité à Kadıköy

De ses contes pour enfants à ses essais en passant par sa carrière de chanteuse d'opéra, Anaïs M. Martin rayonne sur Moda avec sa personnalité colorée, forte et d'une générosité infinie. Portrait de cette femme exceptionnelle que nous avons eu le privilège de rencontrer.



Issue d'une famille qui l'élève avec diverses influences culturelles, dont arménienne, Anaïs M. Martin naît et grandit à Istanbul, et plus précisément à Moda. Passionnée de musique et d'écriture dès sa plus tendre enfance, elle est

diplômée du collège turc de filles d'Üsküdar, puis fréquente l'Université d'Istanbul pour étudier l'histoire de l'art à la faculté des lettres, car l'histoire de l'art lui permet de comprendre la musique dans son contexte historique et culturel. Elle se forme aussi au Conservatoire municipal d'Istanbul (aujourd'hui le Conservatoire d'État de Kadıköy) en piano et en chant. Armée d'un bagage solide de connaissances et compétences, elle peut, grâce à sa volonté de création, débiter une riche carrière entre plusieurs arts. C'est ainsi que les métiers et les projets arrivent et s'enchaînent, entre la Turquie et la France. S'enchaînent plutôt que se superposent, parce que pour l'artiste, il est impossible de bien faire son travail quand on multiplie les tâches en un même moment. Autrement dit, dans sa période de chanteuse d'opéra à Istanbul, elle a dû refuser des projets en tant qu'écrivaine quand une maison d'édition lui a proposé un travail le même jour qu'une répétition très importante. Obligée de refuser, elle apprend de ses erreurs empiriquement et choisit de mener ses activités une à une de façon plus

« sérieuse ». Aujourd'hui, elle admet que partir pour la France pour raisons privées, et sans avoir de travail, était culotté. « J'étais folle quand même ! », lance-t-elle spontanément en repensant à ces années de chanteuse d'opéra à Nice. Cette période dans le Sud-Est de l'Hexagone est d'ailleurs ce qu'elle considère comme les meilleures années de sa vie.

Elle entreprend ensuite un autre travail qui va compter dans sa carrière : elle écrit pour le journal bilingue (turc et arménien) *Argos*, dont le rédacteur en chef Hrant Dink a été assassiné en 2007 dans un contexte de nationalisme exacerbé. Puis, passant du coq à l'âne avec une aisance remarquable, Anaïs M. Martin commence à écrire des contes pour enfants. Ses premières histoires jeunesse sont des créations dont l'inspiration lui est venue en élevant son fils. Voulant être autant libre que possible, en écrivant sur ce dont elle a envie et à sa manière, elle réussit à se faire éditer sans renoncer à son écriture personnelle. C'est de cette façon qu'elle a pu explorer des styles et axes aussi variés allant de l'histoire des Arméniens à la littérature jeunesse. Ayant aussi fait du doublage et mis en scène *Nabucco* dans les années 1990, elle aura incontestablement touché de très nombreux aspects du monde des arts et des lettres.



Lorsqu'on lui demande si elle est davantage une musicienne qu'une autrice, elle répond du fond du cœur : « Je ne suis pas aussi une écrivaine. Je suis une écrivaine. » Mais si elle aime séparer les deux pour des questions d'organisation, un lecteur lui a un jour fait remarquer que dans tout ce qu'elle écrit, que ce soient les articles ou les contes, la musique est présente. Ainsi, même contre son gré, sa personnalité va plus loin que le propos initialement voulu. Et quand on lui demande quel a été le projet passé le plus agréable à mener, il lui est impossible de donner une réponse. Comparant ses créations aux enfants qu'une mère a portés, elle ne peut choisir entre eux. La passion a toujours été là, la sincérité aussi.

Au final, la rigueur, la réflexion et la curiosité sont autant de ses qualités qui ont rythmé sa carrière et qui continuent de l'animer, elle. Anaïs M. Martin était le 16 mars dernier l'invitée de la librairie Tarihçi Kitabevi pour une rencontre avec le public et pour parler de son livre *Küçük Moda*, où elle dépeint avec amour et nostalgie l'ambiance du quartier qu'elle a toujours fréquenté. L'affluence était telle que la librairie n'a pas pu accueillir

l'ensemble du public de la meilleure des manières, beaucoup de visiteurs ont dû rester debout. Et c'est dans cette salle comble que cette femme exceptionnelle a conclu ce moment convivial en improvisant une marche que les Turcs apprennent en général en maternelle. Aujourd'hui encore, la musique fait partie de ses activités régulières puisqu'elle enseigne le piano en cours particulier, et elle est toujours écrivaine. Et bien sûr, elle vit toujours à Moda.

* Gabrielle Mahias.

